IMAGES

T 30971

CHURCHILL DANS UN TANK « CHURCHILL »
Voici le Premier britannique dans la tourelle du nouveau tank lourd « Churchill » dont les canons de six livres lui donnent une puissance d'attaque foudroyante. Le blindage de ce char d'assaut est tel qu'il peut être utilisé comme casemate.

No. 684 — LE CAIRE (EGYPTE) — 19 OCTOBRE 1942

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE



Brûlures d'estomac

provoquées par la surabondance des acides

Votre estomac sécrète des acides qui digèrent les aliments. Ce n'est que lorsque les acides surabondent que les embarras gastriques commencent. Alors vous observez les symptômes de l'acidité: aigreur, flatulence, brûlure...

Prenez garde : absorbez à temps une ou deux doses de Maclean Brand Stomach Powder et vous n'avez pas à craindre des maux d'estomac chroniques.

Contrairement aux antiacides trop violents (qui peuvent si facilement vous priver des acides naturels, causant ainsi de nouveaux symptômes) Maclean Brand Stomach Powder régularise la sécrétion des acides et par conséquent la digestion elle-même.

S'il vous arrive d'avoir des embarras gastriques après les repas ou même de ressentir une faim peu normale avant les repas, une cure de Maclean Brand Stomach Powder régularisera votre digestion. Des milliers de personnes emploient Maclean Brand Stomach Powder; les médecins la recommandent; beaucoups d'opérations d'ulcères à l'estomac ont été évitées grâce à cette fameuse poudre.

Maclean Brand Stomach Powder porte toujours la signature «Alex. C. Maclean» sur le flacon et l'emballage. Elle se vend partout, aussi sous forme de tablettes.



Nos lecteurs écrivent...

Jeune fille enfermée

● *Votre cas est celui de plusieurs jeunes filles de votre âge qu'une attitude sévère de leurs parents empêche de se livrer à certaines distractions qu'ils jugent pernicieuses à la jeunesse. Faites-vous un groupe d'amies gaies que vous retrouverez souvent et avec lesquelles vous pourrez vous distraire sans que vos parents y trouvent aucune objection. Organisez des pique-niques avec elles. Et puis rapprochez-vous un peu plus de votre papa et de votre maman. Ceux-ci n'ont, après tout, que le souci de votre intérêt et, pour peu que vous sachiez agir avec eux, je suis certain qu'ils vous donneront un peu plus de liberté.*

Sélection humaine (Istanbul)

● *Vous pouvez, je pense, épouser votre cousine en toute quiétude. Certes, il est des cas où les mariages entre cousins donnent une progéniture peu saine, mais ce sont des cas exceptionnels, et je connais autour de moi nombre de couples qui, bien que cousins au premier degré, ont donné naissance à des enfants extrêmement vigoureux et parfaitement équilibrés.*

Chrétien désespéré

● *A mon avis, si vous aimez cette jeune fille comme vous le dites, épousez-la, mais je ne peux vous conseiller de changer de religion. Maintenez-vous dans une attitude ferme. Pourquoi serait-ce à vous de vous soumettre à la volonté de vos beaux-parents ? Né chrétien, vous ne devriez à aucun prix accepter de changer de religion.*

S.H.

● *Non, chère amie, non, point n'est besoin d'avoir son « bac » pour s'engager dans l'aviation. Il suffit d'avoir de bons yeux, un cœur solide et des dispositions particulières.*

Judith Mondel (Izmir)

● *Voici l'adresse de M. Roger Panetta : Fort-Lamy Faya, Tchad.*

Esprit perdu (Beyrouth)

● *La timidité, comme je l'ai répété à plusieurs reprises, ne peut être vaincue que par l'autosuggestion. Votre complexe d'infériorité vous vient de cette crainte habituelle, de cette réserve exagérée que vous manifestez, malgré vous, à toute occasion. Exercez-vous donc dès aujourd'hui à vous trouver justement dans ces cas qui vous embarrassent. Provoquez-les même. Au bout d'un certain temps vous vous rendrez compte de vos progrès, et ceci vous encouragera à continuer.*

Jeune homme anxieux

● *Que vous importe, mon ami, l'opinion des autres ? Si vous aimez cette jeune fille et qu'elle réponde à votre idéal, épousez-la sans aucune inquiétude. Une question de taille ne doit, en aucune façon, entraver vos projets si ceux-ci se présentent, à tous les autres points de vue, de manière avantageuse.*

Lecteur assidu

● *Voici, comme vous me le demandez, une courte biographie de Maxime Gorki, de son vrai nom Alexei Maximovitch. Il naquit à Nijni-Novgorod en 1869. Orphelin de père dès l'âge de 4 ans, sa mère se remaria et il fut placé à huit ans comme apprenti chez un cordonnier. A dix-sept ans, le hasard du vagabondage l'amène à Kazan, ville universitaire. Employé dans une boulangerie, il se sent attiré vers les lettres et fréquente un groupe d'universitaires qui lui donnent des idées et se met à lire les livres qu'on lui prête. En 1892, Gorki fait la connaissance de l'écrivain russe Vladimir Korolenko qui le révéla aux lettrés. Il commence à écrire. Sa première nouvelle* Makar Tchoudra *date de 1894. Sa faculté d'observation est très puissante, son style fiévreux et plein de mouvement. Voici quelques-unes de ses œuvres les plus célèbres :* Raskasi, Koronalov, Le Steppe, Un lecteur, Famille Orlov, Thomas Gardiev, Trois, Nadnié *(comédie)*, Mestchané *(comédie)*, Dans les bas-fonds, *drame qui fut représenté à Paris avec un succès retentissant.*

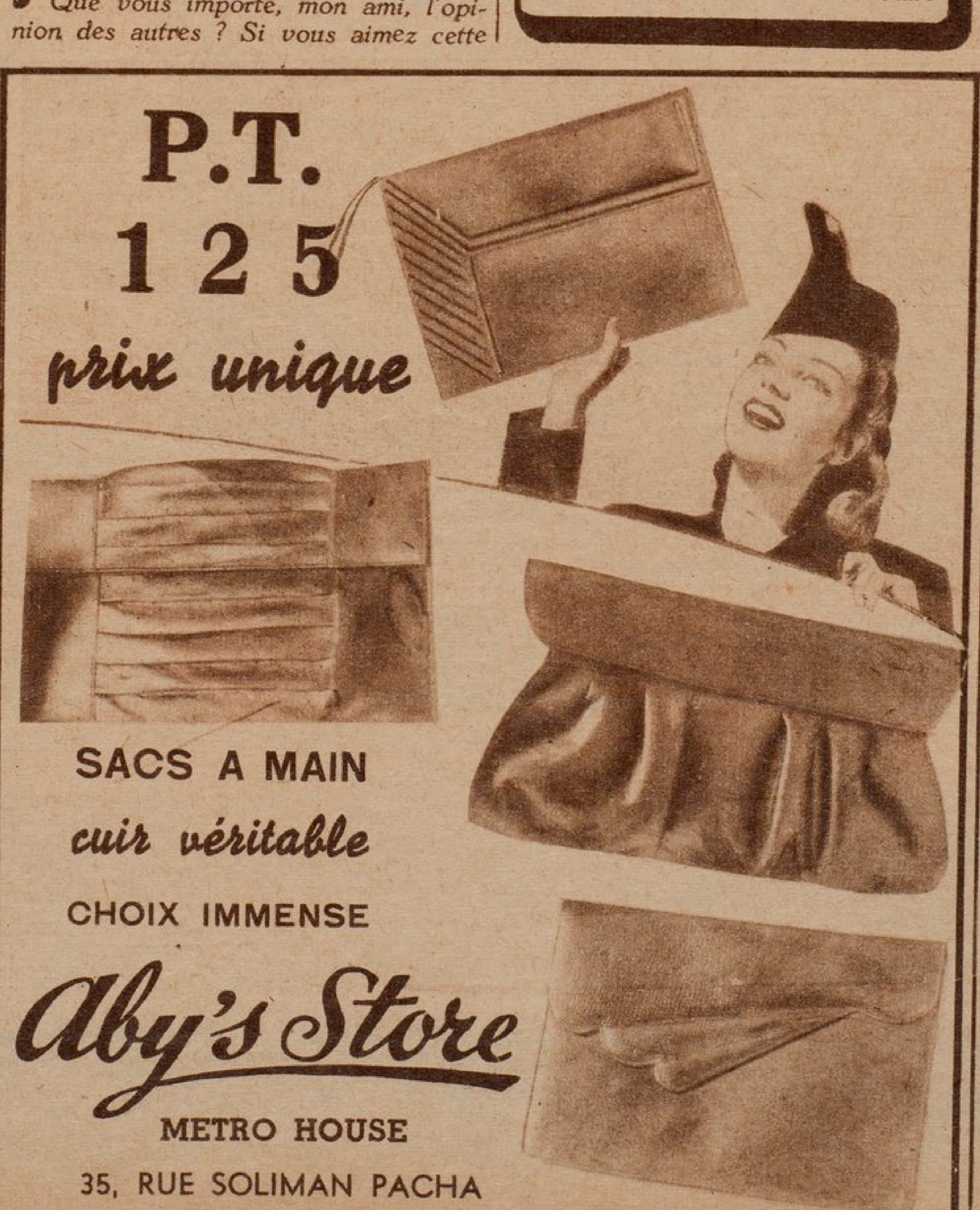
Nadir

● *Je trouve le caractère de votre amie admirable et j'apprécie beaucoup la sincérité avec laquelle elle a agi avec vous. Sans doute vous aime-t-elle sincèrement et peut-être, par votre assiduité, arriverez-vous à la convaincre. L'habitude, voyez-vous, crée parfois un état d'âme qui bouleverse bien des plans et rien ne vous dit qu'un jour, mise devant l'alternative de vous perdre, elle ne consente à vous épouser. Maintenez donc le statu quo et ne revenez pas à la charge de crainte de la lasser. La persévérance mène parfois à des résultats étonnants. Patientez donc et laissez venir les choses d'elles-mêmes.*

HORATIUS

Nous apprenons avec plaisir que M. M.L. Franco le commerçant bien connu est rentré d'un voyage d'affaires en Palestine et a repris ses activités.

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire





COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES

le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit.

Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions. Prix P.T. 5.5.





Smuts

CONSEILLER DU GOUVERNEMENT

Le maréchal Smuts, Premier Ministre de l'Union Sud-Africaine, se trouve actuellement à Londres, où il a prononcé un discours sur la situation actuelle. C'est sur l'invitation expresse de M. Churchill que le maréchal s'est rendu en Grande-Bretagne, et de là il visitera les Etats-Unis où le président Roosevelt l'attend.

Ce n'est pas la première fois que Smuts prend une part active à la conduite de la guerre mondiale. Pendant le conflit de 1914-1918, il laissa son commandement militaire en Afrique Orientale pour répondre à l'invitation du gouvernement britannique, siégea au sein du Cabinet jusqu'à la signature de l'armistice, et ensuite fut avec Botha, délégué de l'Union Sud-Africaine à la Conférence de la Paix. Pendant les années suivantes, il fut à plus d'une reprise chargé de mission dans différents pays d'Europe. Mais c'est en Angleterre même que Smuts rendit les plus grands services.

En 1917, il fut invité à faire partie du Cabinet Impérial de guerre. Lorsque ce conseil fut dissous, Lloyd George refusa catégoriquement de laisser partir un conseiller aussi précieux. Rompant avec toutes les traditions politiques, mais appuyé par l'approbation générale de la nation, le Premier Ministre insista pour que Smuts fît partie du Cabinet de Guerre britannique. Cette nomination présentait de sérieuses difficultés professionnelles, car Smuts n'était pas membre des Communes et ne faisait pas partie de la Chambre des Lords. De plus, il n'était responsable de sa politique que vis-à-vis du peuple sud-africain. Mais il n'était pas facile de démonter le terrible Gallois. Il surmonta toutes les difficultés en prenant dans son Cabinet Smuts, sans lui allouer d'honoraires.

Les services que le maréchal Smuts rendit à l'époque tant à la Grande-Bretagne, qu'à l'Empire et à la cause alliée en général font désormais partie de l'histoire. Il joua un rôle de premier plan dans l'organisation et la création de la Royal Air Force. Il fut l'un des promoteurs du système de la défense passive, et mit au point le système qui devait mettre Londres à l'abri des incursions aériennes ennemies.

Lorsque les mineurs du pays de Galles se mirent en grève, privant la flotte de son ravitaillement vital en charbon, Smuts fut chargé de résoudre la crise. Il se présenta devant ces hommes et prononça quelques mots. Il leur fit apparaître dans toute leur ampleur les désastres qu'aurait provoqué l'immobilisation des unités navales britanniques. Mais il sut adopter un ton de fermeté qui en imposa aux ouvriers récalcitrants. Le jour même ils se remirent au travail. Smuts avait sauvé la Grande-Bretagne de difficultés innombrables.

Dans ses mémoires, Lloyd George rendit un hommage mérité au maréchal Smuts. Les dirigeants des démocraties ne manquent aujourd'hui pas de faire appel à lui afin d'obtenir sa précieuse contribution à la cause commune.



Invité à Londres par le Premier britannique, le maréchal Smuts a passé par la capitale égyptienne avant de se rendre en Grande-Bretagne. Le voici après son atterrissage à l'aérodrome où il fut reçu par Sir Miles Lampson, ambassadeur britannique, s'apprêtant à prendre place dans l'auto qui le conduira au Caire.

Les Italiens d'Amérique

SONT AVANT TOUT DES AMÉRICAINS

A partir du 19 octobre, les Italiens qui résident sur le territoire des Etats-Unis ne seront plus considérés comme sujets ennemis. Les restrictions et les discriminations qui avaient été décidées contre eux vont être rapportées. En même temps qu'elles font honneur au sens réaliste du gouvernement fédéral, ces nouvelles mesures rendent implicitement hommage à la correction de l'attitude des Italiens d'Amérique, dans leur ensemble. M. Biddle a du reste tenu à préciser que les personnes jugées « dangereuses ou déloyales » continueront comme auparavant à être arrêtées. Mais cette mise au point qui s'imposait ne change pas grand'chose à la réalité : sur quelque 600.000 Italiens émigrés, il y en aurait à peine 300 dans les camps américains de concentration.

La majorité des Italiens d'Amérique, à ce qu'on rapporte, n'était jusqu'à la déclaration de la guerre ni fasciste, ni antifasciste. Les Américains d'origine italienne, même n'ayant pour le fascisme, en tant que doctrine politique, aucune sympathie, ne pouvaient tout de même s'empêcher de reconnaître les services que le régime avait rendus à leur pays. Ils trouvaient que ce gouvernement de Rome faisait de bonnes choses : en quoi ils se fiaient à ce que la presse américaine leur faisait connaître. Pendant longtemps la presse d'outre-Atlantique n'a ménagé au Duce ni ses félicitations, ni ses encouragements. L'Italie fasciste avait occupé ses chômeurs, refait son prestige et repris figure de grande puissance. Le patriotisme naturel des Italo-Américains en était flatté.

Il ne réagit — et d'une façon inattendue — que lorsque la propagande officielle du régime voulut les prendre en main. Les sociétés italiennes foisonnaient aux Etats-Unis : écoles, bienfaisances, clubs sportifs, etc. Mais c'était une « italianité » d'outre-mer et qui ne tenait pas, même fidèle à sa première patrie, de recevoir ses instructions de la métropole. A telle enseigne qu'un jour, sur les instances de son ambassadeur à Washington qui ne s'entendait pas avec elle, le Duce ordonna la dissolution de la Ligue fasciste pour l'Amérique du Nord !

Le Tyrol

ENTRE L'ITALIE ET L'ALLEMAGNE

S'il faut en croire les télégrammes, un différend aurait encore éclaté entre Allemands et Italiens, qui porte sur une question de principe. Dans l'économie générale du système européen tel que les Alliés de l'Axe le comprennent ou l'avaient jusqu'ici compris, le « Mare Nostrum » était non seulement une formule, mais aussi une réalité italienne. Le lac des Latins devait revenir aux héritiers de Rome. Or, il semble que les Allemands désirent créer une région de pénétration germanique vers la Méditerranée et tendent — disent les nouvelles de cette semaine — à se substituer aux Italiens dans les territoires récemment conquis. Deux régions verraient de ce fait leur statut modifié : la Croatie et le Tyrol.

Etrange situation que celle du Tyrol. L'Europe connaît d'autres « marches », d'autres Etats-tampons, qui offrent avec celui-ci des analogies évidentes. Hongrois et Roumains, par exemple, se disputeront éternellement la Transylvanie — où les villes sont hongroises et la campagne roumaine — et les arbitrages, revisions, modifications auxquels il a été procédé sous le patronage de l'Axe le démontrent à suffisance. Le Tyrol a ceci de différent qu'il offre une plus grande facilité à la démarcation. Avec de la bonne volonté, on peut arriver à tracer une ligne idéale à partir de laquelle le Tyrol est allemand ou italien. C'est ce qui avait été fait aux traités de 1919.

Il restait cependant dans le Tyrol italien des éléments allemands — plus exactement : autrichiens — dont on ne pouvait pas tenir compte. Le nom des villes et localités y est d'ailleurs germanique : Brenner, devenu Brennero, Meran, devenu Merano. C'est un peu par ordre que l'italien y a été diffusé. Phénomène à noter : le nazisme n'est jamais parti en campagne pour la récupération de ces frères de race. Il y avait trop d'amitié entre les deux pays. On se souvient cependant qu'après l'Anschluss, le Reich, pour éviter tout sujet de friction avec l'Italie, avait fait procéder au « rapatriement » obligatoire de tous les Tyroliens de race allemande.

L'opération ne s'était pas faite sans peine. Va-t-il falloir la recommencer ?...

CHURCHILL ET ROOSEVELT ONT FAIT CETTE SEMAINE

UN TOUR D'HORIZON DE LA GUERRE

VERS LE DÉCLIN

Hitler est glacé jusqu'à la moelle, car dans son for intérieur il sait que, malgré toutes ses victoires retentissantes et ses vastes conquêtes, il est à son déclin.

Les perspectives du Führer ont diminué considérablement au cours des deux dernières années, alors qu'en même temps la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Chine ont marché en avant à travers des épreuves et des afflictions, fermement en avant, toujours plus loin, de plus en plus fort.

Hitler voit avec stupéfaction que nos défaites ne sont que des pierres qui pavent la voie à la victoire, il s'aperçoit que toutes ses victoires sont des pierres qui pavent la voie à sa ruine. Pour moi il était clair que ce méchant homme apercevait déjà l'ombre de son funeste destin ; il accuse aujourd'hui le sort de s'être moqué de lui en l'éblouissant par un succès éphémère.

(CHURCHILL)

La puissance des Nations Unies augmente sans cesse. Les dirigeants de l'Axe savent qu'ils ont déjà atteint leur maximum de gloire et que leurs pertes sans cesse grandissantes compromettent sérieusement leur situation. La guerre des nerfs contre les Nations Unies rebrousse chemin, faisant effet de boomerang. Pour la première fois, la machine de propagande de l'Axe est sur la défensive.

(ROOSEVELT)



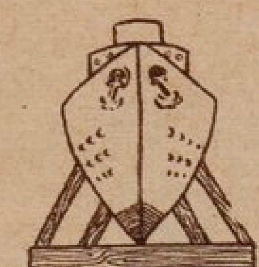
LA BATAILLE DE LA PRODUCTION

Des millions d'Américains se trouvent maintenant dans des camps militaires, des bases navales, dans des usines et dans les chantiers de construction navale. Le tonnage des navires construits dans les chantiers américains, canadiens et britanniques a augmenté si rapidement, que nous devançons l'ennemi dans la bataille des transports.

(ROOSEVELT)

Les mois d'août et de septembre ont été, je ne dirai pas les meilleurs, mais les moins mauvais depuis janvier. Août et septembre ont vu la construction de navires marchands dépasser substantiellement les pertes. Août et septembre ont vu le plus grand poids de bombes britanniques tomber sur l'Allemagne. Août et septembre ont vu l'arrivée du plus grand nombre de soldats américains dans les îles Britanniques, ils ont marqué l'ascension définitive de la supériorité aérienne alliée sur l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

(CHURCHILL)



LES RAIDS DES COMMANDOS

Les raids des commandos britanniques sur différents points le long de cette énorme côte, quoique n'ayant été jusqu'ici qu'un avant-goût de ce qui adviendra par la suite, ont suscité une vive anxiété chez Hitler. Ses soldats se trouvent disséminés parmi des populations qui les tueraient de leurs propres mains si elles en avaient la possibilité, des populations et qui les tueront un jour — quand elles en auront l'occasion.

En outre, de temps à autre vient de la mer une main d'acier qui arrache les sentinelles allemandes de leurs postes, à la plus grande joie des habitants de ces régions.

(CHURCHILL)



L'AXE SUR LA DÉFENSIVE

Les nazis crient sur tous les toits que le second front est chose impossible, mais ils envoient rapidement des troupes dans toutes les directions. Plusieurs décisions capitales, en matière de stratégie, ont été prises.

Un sujet sur lequel nous sommes tous d'accord est la nécessité d'alléger le front russe et le front chinois, c'est d'ouvrir de nouveaux théâtres d'opérations par de nouvelles offensives contre l'Allemagne et le Japon.

(ROOSEVELT)

Il y a une autre raison pour laquelle Hitler a commencé le mauvais traitement — sur une grande échelle — appliqué aux prisonniers de guerre britanniques. Il espère créer un thème nouveau dans l'arène de la discussion mondiale et distraire de la sorte l'attention de l'échec évident, jusqu'ici — je dis toujours jusqu'ici — de sa deuxième grande campagne contre la Russie. L'héroïque défense de Stalingrad ; le fait que les splendides armées russes sont partout intactes et invaincues — je dirai mieux : qu'elles contre-attaquent avec énergie le long de tout le front qui s'étend de Stalingrad jusqu'aux montagnes du Caucase ; les pertes effroyables subies par les troupes allemandes ; l'approche rapide d'un nouvel hiver russe — sont autant de faits amers qui étendent leur ombre sur le peuple allemand. Celui-ci crie déjà de douleur sous les bombardements britanniques répétés et accrus.

(CHURCHILL)



L'OBJECTIF DES NATIONS UNIES

Nos plans ne sont pas dressés par des stratèges en chambre. Nous continuerons à laisser ce soin aux chefs militaires. La liberté et l'existence d'innombrables millions de personnes dépendent de la victoire décisive des Nations Unies.

Aujourd'hui, l'objectif allié est clair et réaliste : il vise la destruction complète de la puissance militaire de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon, pour que leur menace contre les Nations Unies ne puisse plus ressusciter.

(ROOSEVELT)

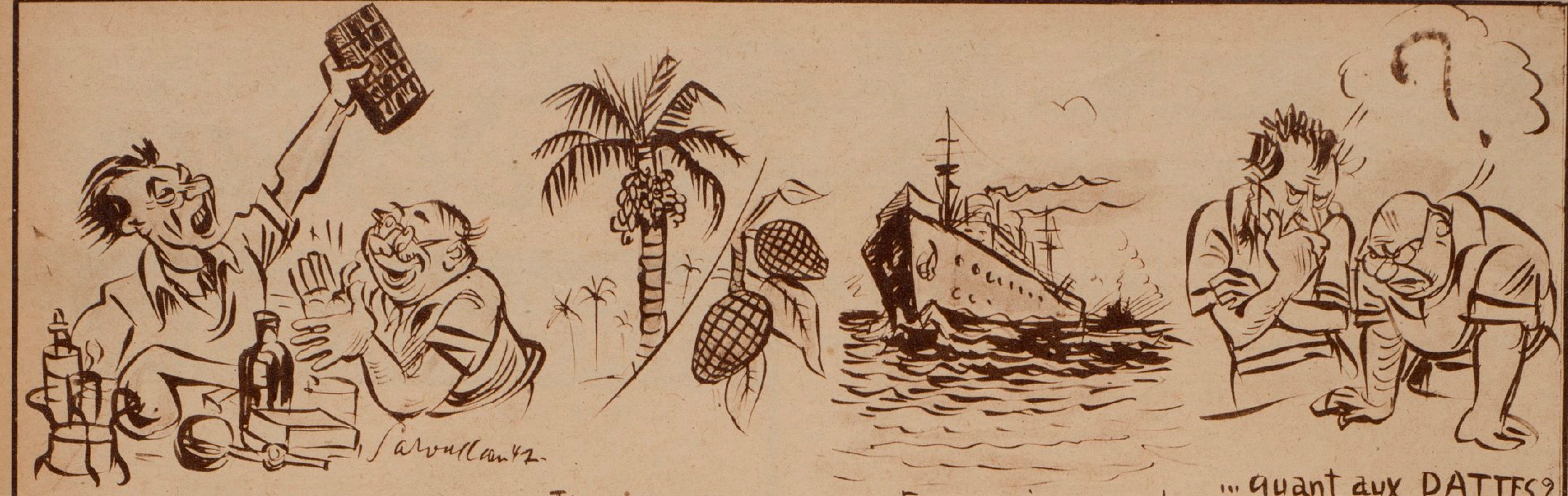


VERS LA LUMIÈRE

Mais avec la bénédiction de Dieu, les espoirs que nous sommes maintenant justifiés à ressentir ne s'altéreront pas. La lumière s'épanouit sur notre route. Cette lumière est aussi plus brillante.

(CHURCHILL)





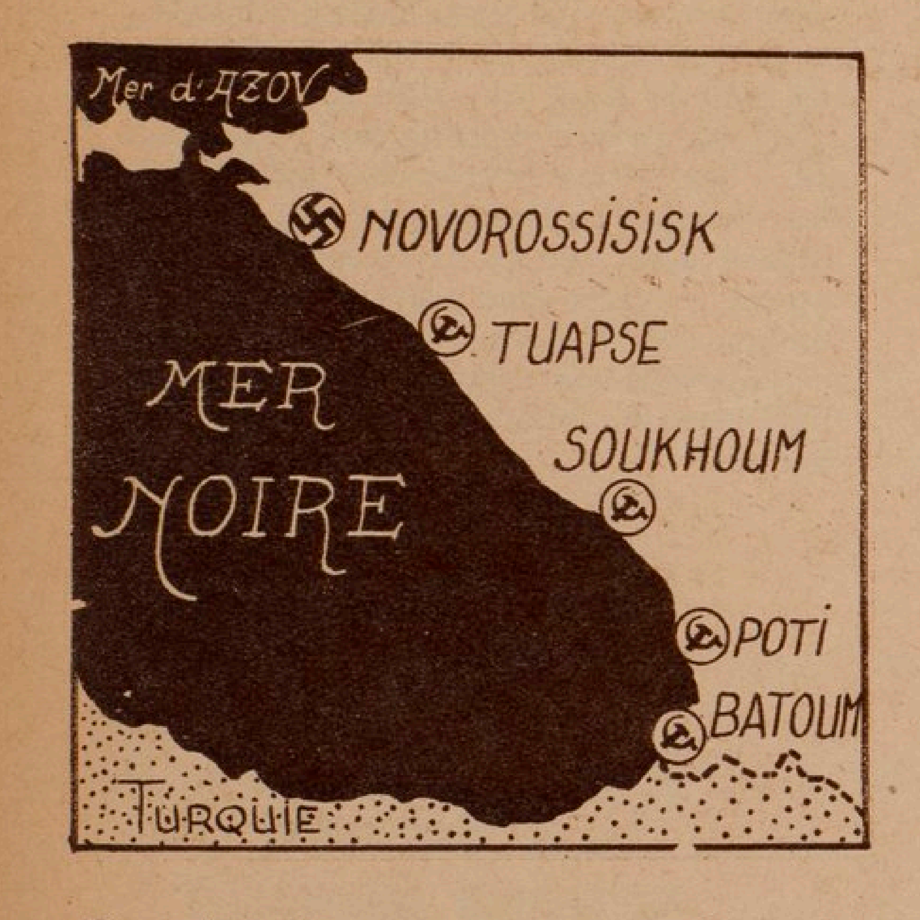
L'INSOLUBLE PROBLEME, par **Saroukhan**

La flotte russe

GARDE LA MAITRISE DE LA MER NOIRE

Des bruits plus ou moins tendancieux avaient été répandus la semaine dernière dans certains milieux étrangers au sujet de la flotte russe de la mer Noire.

Les autorités alliées viennent de les démentir de la manière la plus formelle, sur la foi des renseignements obtenus à Istanbul même et après une enquête qu'ils ont faite très minutieusement. Aucun navire de guerre soviétique ne s'est réfugié dans les ports turcs, à moins qu'il ne se fût agi de circonstances tout à fait exceptionnelles : un navire tellement avarié, par exemple, qui lui eût été impossible de poursuivre sa navigation.



On a fait observer à ce propos qu'il ne fallait éprouver aucune inquiétude sur le sort des bateaux soviétiques en mer Noire, du moins pour le moment.

Il est vrai que la marine russe a perdu les bases de Sébastopol et de Novorossisk, dont l'importance n'a jamais été contestée, mais il lui reste celles de Tuapse, Soukhoum, Poti et Batoum qui, en revanche, sont loin d'être négligeables. Des travaux d'amélioration (agrandissement, installations mécaniques, docks et bassins) y avaient été entrepris depuis quelque temps. Elles viennent encore de s'enrichir de tout le matériel qu'il a été possible de sauver à Sébastopol et Novorossisk.

Il est clair que la sécurité de ces bases est liée au destin des champs de bataille caucasiens — et que les services qu'elles pourraient rendre dépendent de l'avance allemande sur le continent. Mais la bataille du Caucase n'est pas finie. Elle entre, au contraire, dans une phase d'acharnement.

En tout état de cause, la marine soviétique de la mer Noire reste puissante malgré ses pertes. Ses hommes déploient une activité qui en dit long sur leur moral. Des combats s'engagent quotidiennement sur mer entre unités russes et italo-allemandes. Mais jamais les navires soviétiques ne se sont réfugiés dans les ports turcs, à l'exception des cas que nous avons cités plus haut. En mer Noire, les Russes font la guerre comme sur leur propre territoire, c'est-à-dire jusqu'au bout.

Ils disposent encore de leur flotte, de leurs propres bases et de toute leur ardeur...

LES SLOGANS DU «ROTARY»

Par sa constitution même, le Rotary Club est une institution de paix, donc incompatible avec des principes basés sur l'agression. Maintenant que l'Axe a voulu la guerre et la fait, les membres du Rotary Club dépensent leur activité à relever le moral, à grouper les opinions éparses, à galvaniser les énergies, en un mot à mettre leur formidable institution au service des Alliés.

Le Rotary Club de Miami, en Floride (Etats-Unis), qui jouit d'une réputation universelle, a publié dans un de ses récents bulletins hebdomadaires une série de slogans, de maximes et d'appels dont nous tirons :

- **Je préfère être gêné dans ma liberté par Washington qu'être enchaîné par Tokio.**
- **Je préfère tolérer quelques erreurs de mon gouvernement qu'être empêché de rien savoir des erreurs de l'« Ordre Nouveau ».**
- **Je préfère payer les impôts à l'Oncle Sam que le tribut à Hirohito.**
- **Je préfère donner jusqu'à me gêner qu'être sucé jusqu'à la moelle.**
- **Je préfère recevoir des suggestions de Roosevelt que recevoir des ordres de Hitler.**
- **Je préfère les conseils de la Maison-Blanche aux diktats du Reich.**
- **Aucune minute n'est à perdre si nous voulons gagner cette guerre.**
- **Les matières premières ne nous feront pas défaut, mais il ne faut pas que le temps nous manque.**
- **Reposons-nous peu, fumons peu, rêvons peu.**

Dakar

SENTINELLE DE L'ATLANTIQUE

Vichy veut mettre Dakar en état de se défendre contre toute agression étrangère. Le qualificatif, en l'occurrence, ne s'applique naturellement pas aux Allemands. Les « étrangers », ce sont les Anglais, ce sont les Américains, ce sont aussi les Français combattants qui luttent pour la libération de la France !

Dakar verra donc une concentration de forces navales, aériennes et terrestres qui la rendront à même, dit toujours Vichy, de repousser toute attaque par mer ou par terre, cette dernière venant des possessions anglaises voisines de l'Afrique-Occidentale française.

Dakar, qui se trouve dans la colonie du Sénégal, n'en est pas la capitale. Mais elle est celle de toute l'A.O.F. La capitale du Sénégal est Saint-Louis, qu'une voie ferrée relie à Dakar.

La situation de la ville est des plus pittoresques, au sud-est de la presqu'île du Cap-Vert et en face de l'île de Gorée. En 1887, Dakar avait 2.500 habitants. En 1940, elle en comptait 76.000.

C'est le principal port des possessions françaises sur l'Atlantique. La presqu'île du Cap-Vert l'abrite des vents du Nord. Celle de Gorée l'abrite des vents du Sud.

C'est en 1861 que la partie de la côte où se trouve Dakar a été déclarée française. En 1862, les plans du port furent dressés et en 1867 il fut inauguré. Ce port de Dakar est pour ainsi dire le seul port véritable et digne de ce nom sur toute la côte occidentale de l'Afrique, depuis Gibraltar jusqu'au Cap. C'est ce qui lui donne une importance extraordinaire comme point de transit et d'escale pour les navires.

En 1885, le chemin de fer relia Dakar aux villes de l'intérieur. Depuis, son importance ne fit que s'accroître.

Le climat n'y est pas salubre et la fièvre paludéenne y sévit souvent.

A Dakar se trouve une grande partie de la colonie d'émigrés libanais et syriens répandus dans les villes et les campagnes du Sénégal. Ces émigrés, pendant la guerre de 1914-1918, ont donné les preuves les plus éclatantes de leur loyalisme à la France. Ils en ont fait de même au début de la guerre actuelle. Mais depuis quelques années ils se plaignirent à leurs gouvernements et aux autorités françaises du mandat, à Beyrouth, des vexations dont ils étaient l'objet de la part de la population. Un grand nombre de ces émigrés durent liquider leur situation et rentrer dans leur pays, après avoir subi des pertes immenses.

Il y a, à Dakar, plusieurs prédicateurs et cheikhs musulmans venus d'Egypte et de Syrie. La religion musulmane est prépondérante au Sénégal.

Depuis 1940, Dakar revient continuellement à l'ordre du jour. Les Allemands veulent s'en servir comme base pour leurs sous-marins et leurs avions. L'Amérique a mis Vichy en garde contre une telle éventualité. Dakar devient d'une importance encore plus grande, à cause de l'entrée en guerre du Brésil, dont les côtes sont celles du continent américain qui se rapprochent le plus de l'Afrique.

La démocratie s'impose par la force de l'habitude, la dictature par l'habitude de la force.

(American Mercury)

DES ENFANTS POLONAIS S'ENTRAINENT DANS LE M.-O.



Un jeune trompettiste sonne l'appel pour ses camarades.



L'exercice et la marche sont à la base de l'entraînement.

LA REPUBLIQUE CHINOISE A 30 ANS

Par un étrange synchronisme, c'est dans la semaine où elle fête l'anniversaire de la proclamation de la République que la Chine voit les puissances anglo-saxonnes (Grande-Bretagne et Amérique) renoncer spontanément à leurs privilèges dans l'Empire du Milieu. Ce qu'on a naguère appelé la « bataille des concessions » s'achève ainsi sur une victoire chinoise.

Il faut remonter à la dernière décade du siècle dernier. Tandis que la Grande-Bretagne affirmait sa domination en matière de commerce, de finance et d'industrie, la Chine poursuivait le chemin qui la conduisait vers une manifeste décadence.

Elle avait connu deux défaites. Elle avait signé à deux reprises — 1842, 1858 — des traités qui lui enlevaient pratiquement toute autorité sur ses propres ports. Ces actes diplomatiques avaient été conçus et rédigés conformément aux modes occidentaux. Ils ne tenaient aucun compte des conceptions chinoises : ni de leur façon d'envisager la loi, ni de leur système de gouvernement. Les obligations très précises qu'ils imposaient et les stipulations dont ils énuméraient le détail impliquaient l'existence d'un gouvernement central — et d'un gouvernement central assez fort pour en imposer le respect sur toute l'étendue de l'Empire.

L'idée d'obligation juridique était à l'époque fort éloignée de l'esprit des Chinois. Elle était parfaitement absente de leurs institutions. La première besogne qui s'imposait à eux, par conséquent, était de mettre sur pied un gouvernement central sur le modèle européen. C'est tandis qu'elle mesurait à peine l'étendue de sa tâche — rupture avec deux mille ans de tradition — que la Chine fut contrainte à livrer la bataille des concessions. Elle eut à affronter les influences opposées et les conflits de la Russie, de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

On ne donnait pas long alors à l'Empire chinois. Avec les partages en zones respectivement attribuées à chacun des protagonistes, la fin de la Chine paraissait imminente.

La Grande-Bretagne luttait, mais sans succès, pour maintenir le principe de la porte ouverte et de l'égalité entre puissances dont dépendaient en définitive l'indépendance et l'intégrité de la Chine. Bien que présente et capable d'action sur toute autre mer, la marine britannique ne pouvait pas grand'chose ici. Des négociations entreprises avec la Russie et un essai de prendre contact avec l'Amérique échouèrent pareillement. Il fallut que la Chine cédât aux exigences des puissances européennes pour que M. John Hay, secrétaire d'Etat américain, se décidât à publier en 1899 ses Notes sur la Porte ouverte.

Notes qui stipulaient simplement que dans les régions acquises par les puissances européennes — cessions territoriales ou sphères d'influence — aucune discrimination ne serait admise contre le commerce des autres puissances par l'établissement de tarifs différentiels, douaniers ou ferroviaires...

La Chine n'avançait que lentement.

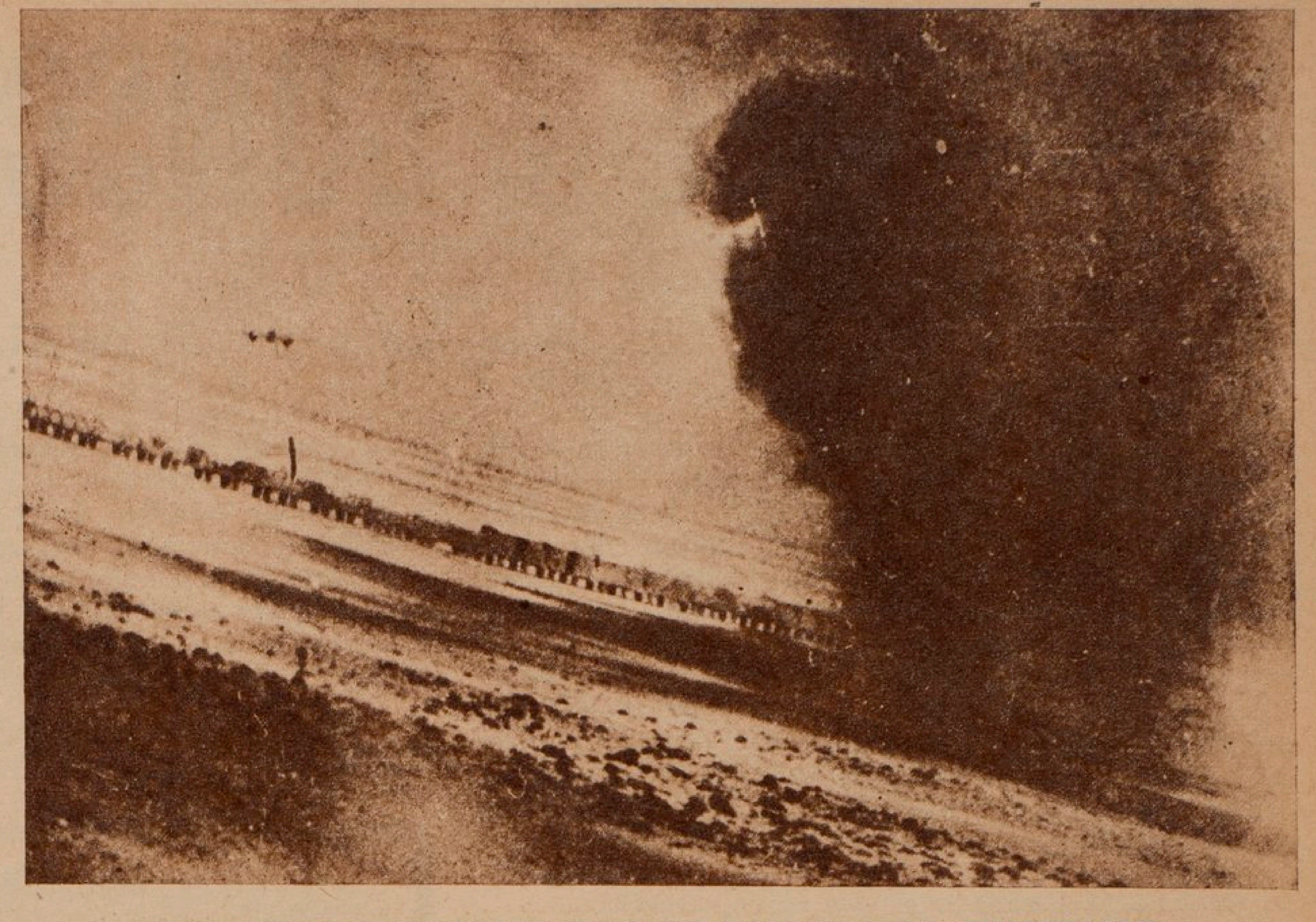
Du moins sortait-elle enfin de son long sommeil.

Des guerres avaient eu lieu précédemment qui, de leur côté, précipitaient l'évolution intérieure. Celle qui avait éclaté avec les Français entrés en Indochine provoqua le bombardement de Fou-Tchéou. En 1894, le protectorat de la Corée fut cause à son tour d'une guerre sino-japonaise. Les Japonais occupèrent non seulement la Corée, mais la presqu'île de Leao-Tong avec Port-Arthur et, par le traité de Shimoneski, forcèrent la Chine à leur abandonner Formose et la presqu'île. Mais la pression de la Russie, de l'Allemagne et de la France obligea le Japon à rétrocéder à la Chine le Leao-Tong avec Port-Arthur que les Russes se firent aussitôt céder à bail par les Chinois. Tandis que les Russes, sous forme d'une concession de chemin de fer, s'attribuaient ainsi le contrôle de la Mandchourie, les Allemands jetaient leur dévolu sur le Chan-Toung.

Tout, en définitive, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, appelait des réformes. La bataille des concessions se situait elle-même dans un orageux contexte. Pour sauver son pays, le jeune empereur Kouang-Siou résolut de le moderniser avec l'aide du lettré Kang-Yeou-Wei. Mais l'impératrice douairière Tseu-Hsi, appuyée sur le parti conservateur mandchou, interna l'empereur et reprit le pouvoir. Dans sa réaction contre les réformes, elle favorisa le mouvement xénophobe des Boxers lequel amena nécessairement une expédition européenne.

La mort de la régente Tseu-Hsi et du malheureux empereur qui avait été sa victime mit sur le trône un enfant, Pou-Yi, sous la régence de son père, le prince Tchoun. De plus en plus puissant, et désireux de réformes, le mouvement moderniste, maintenant animé d'un violent nationalisme anti-mandchou, exigea du régent la promesse d'une Assemblée constituante. Mais cette innovation elle-même était insuffisante. Il fallait un changement radical. Sous l'influence d'un médecin de culture anglo-saxonne, Sun-Yat-Sen, et d'autres intellectuels de la Chine extérieure ayant fréquenté les universités occidentales, la révolution éclata dans le Sud et se rendit maîtresse des grandes villes du Yang-Tsen. Shanghaï, Nankin, Canton se soulevaient à leur tour. La Cour impériale abdiqua le 12 février 1912.

La République chinoise était née.



LE HARCELEMENT DES TRANSPORTS ENNEMIS

Malgré le calme apparent qui règne sur le front de l'Ouest, les avions de la R.A.F. ne laissent aucun répit à l'adversaire, harcelant les lignes ennemies et interceptant tout convoi transportant des vivres ou des ravitaillements. Voici un train de munitions qui, au sud de Sidi-Barrani, subit les assauts des avions britanniques. Le convoi fut entièrement détruit et la ligne de chemin de fer mise hors d'usage durant un certain temps.

L'armée rouge

N'A PLUS DE COMMISSAIRES POLITIQUES

On a fait connaître cette semaine que les commissaires politiques venaient d'être supprimés dans l'armée soviétique. Il est intéressant de préciser à cette occasion les origines et l'évolution de cette institution qui n'offre aucune ressemblance, on va le voir, avec l'organisation des autres armées.

Ces commissaires, comme leur nom l'indique, étaient des agents politiques. Leur création date des premiers temps du régime. En ces années de début, les Soviets qui s'installent en Russie n'ont pas encore les cadres suffisants à remplir les institutions de cet immense Etat. Non seulement leur personnel est réduit et peu entraîné, mais encore ils rencontrent une hostilité véritable dans les corps constitués. S'il a été relativement facile d'« épurer » la magistrature et l'enseignement, et de « révolutionner » l'économie, le plus grand noyau de résistance demeure quasiment hors d'atteinte : l'armée. Le parti n'avait aucune prise sur elle. C'est pour l'avoir sous sa direction que les premiers commissaires politiques y ont été placés. Leur mission était double : surveillance des « réactionnaires » et dénonciation, d'une part ; de l'autre, propagande doctrinale soviétique.

On sait que si l'armée rouge a promu généraux beaucoup d'hommes sortis du rang, beaucoup aussi de ses actuels officiers faisaient partie de l'armée impériale. Il y a quelques années, l'épuration qui s'étendit à toutes les formations de l'Etat engloba aussi l'armée soviétique. Les commissaires politiques furent supprimés peu après. Le régime qui s'identifiait avec l'Etat dès le début estimait avoir conquis la nation et — par voie de conséquence — l'« armée du peuple ». Staline ne rétablit les commissaires politiques que pendant la guerre russo-allemande. Moscou ne devait à aucun prix tomber. La patrie fut décrétée en danger. La mission des commissaires politiques était, cette fois, en principe, une mission de contre-espionnage : détecter la cinquième colonne. Elle vient de prendre fin, depuis quelques jours.

Institution spécifiquement russe, les commissaires politiques ne se retrouvent ni en Allemagne, ni en Italie. En Allemagne, les forces du parti et les forces régulières de l'armée sont différentes. La police du parti n'a rien à faire avec l'armée. En Italie, de même. Pendant la campagne d'Italie, ce sont des divisions des Chemises Noires qui commencèrent la guerre. C'est l'armée qui la continua.

Les prisonniers

ET LA CONVENTION DE GENÈVE

La question de l'imposition des menottes aux prisonniers de guerre britanniques internés et, par voie de représailles, aux prisonniers allemands internés en Angleterre et au Canada appelle l'attention sur un grave problème, et d'ordre général : celui du traitement qui doit être réservé aux combattants réguliers tombés entre les mains de l'adversaire.

Il a été signé à Genève, en 1929, une Convention internationale qui en fixe les principes fondamentaux et qui est entrée en vigueur — théoriquement — le 19 juin 1931. Théoriquement, en effet, parce qu'aucune guerre n'ayant été juridiquement déclarée avant celle qui est actuellement en cours, les prescriptions de l'accord de 1929 n'ont pas eu à être officiellement appliquées. Ainsi vont les fictions du Droit (avec un grand D) : la guerre italo-abyssinie n'était pas une guerre. Pas plus que la guerre sino-japonaise ou la guerre finno-russe.

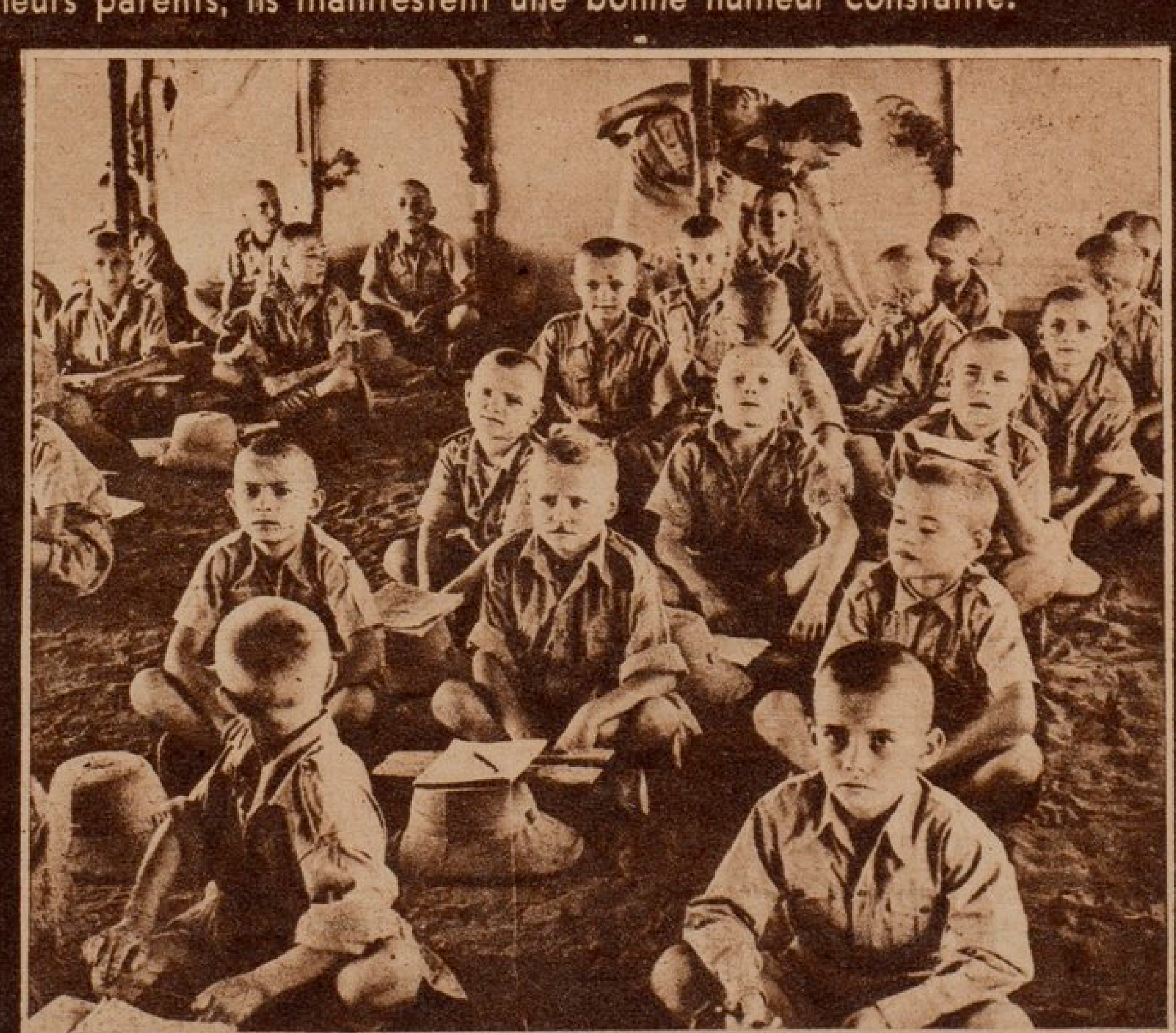
Quoi qu'il en soit, aux termes de la Convention de Genève, aucun prisonnier ne peut être contraint à fournir des informations militaires sur l'armée à laquelle il appartient. Il doit recevoir une ration alimentaire égale à celle du soldat moyen dans l'armée ennemie qui l'a capturé, sous le double rapport de la quantité et de la qualité. Sa liberté en matière religieuse doit être absolue. Les officiers doivent toucher une solde égale à celle du rang auquel ils appartiennent dans l'armée ennemie. Ainsi, à un capitaine allemand étant fait prisonnier par les troupes anglaises, les autorités britanniques sont tenues de verser le traitement intégral qu'un capitaine britannique reçoit par mois. Il est interdit d'imposer aux prisonniers une besogne matérielle à quoi leurs forces physiques ne les rendent pas aptes. On ne peut, du reste, les faire travailler plus de six jours par semaine — et il est recommandé que leur journée de repos soit le dimanche. Pour ce travail, les prisonniers reçoivent un salaire équivalent à celui que recevraient des hommes de l'armée qui les a pris, à moins que les nations belligérantes n'aient fixé de commun accord un barème de rémunération. En Angleterre, par exemple, les prisonniers de guerre allemands qui n'ont pas rang d'officiers sont payés 50 cents par jour.

Enfin, on ne peut demander à un prisonnier de contribuer par son travail à l'effort de guerre ennemi. On ne peut exiger de lui un travail dans des conditions insalubres ou dangereuses. Et il a le droit de recevoir les livres, aliments, instruments de musique et autres cadeaux que ses compatriotes lui adressent.

Nombre de ressortissants polonais ont été évacués de Russie et dirigés vers la Palestine, via Iran. Les hommes font partie de l'armée polonaise, les femmes ont été enrôlées dans la corporation des A.T.S. polonaises et les enfants ont été placés dans des camps où l'on s'occupe de leur éducation et de leur entraînement. Tous reçoivent un entraînement militaire et les aînés apprennent déjà le maniement des armes. Bien qu'ils soient séparés de leurs parents, ils manifestent une bonne humeur constante.



Les jeunes Polonais se livrent avec frénésie au basket-ball.



Après le sport, l'instruction.

LA SUISSE EST CONSCIENTE DE SES DEVOIRS

nous dit M. WALTER BOSSHARD

Il est des hommes qui portent en eux la marque de leur pays natal. Monsieur Walter Bosshard, correspondant à l'étranger du journal « Neue Zurcher Zeitung », est de ceux-là. Depuis plus de dix ans, il a roulé sa bosse de journaliste à travers le vaste monde, lancé à la poursuite de l'actualité. Ceux qui l'ont rencontré dans les rues de Pékin, sur les crêtes neigeuses d'Albanie, aux Indes, en Pologne, aux Etats-Unis, en Turquie, au Canada, en Birmanie, en Egypte, ont du premier coup reconnu en M. Bosshard un fils de la Confédération Helvétique. Sa taille élancée, sa carrure puissante, ses yeux bleus, et surtout son teint hâlé, évoquent les merveilleuses montagnes de la Suisse, les vallées verdoyantes, les lacs si près du ciel qu'ils en reflètent la couleur avec une rare intensité.

Il est donc tout naturel que la première question qui vient aux lèvres soit :

— *Voulez-vous nous parler de la Suisse ?*

— Je pense que ce qui vous intéresse au sujet de mon pays n'est pas une description de ses beaux sites. Vous voulez sans doute savoir dans quelles conditions la Suisse navigue au milieu de la mer déchaînée qu'est l'Europe en guerre. Je suis absent de chez moi depuis deux ans, mais, naturellement, je maintiens un contact constant avec ma patrie. Actuellement, le grand problème des dirigeants et du peuple helvétiques est le maintien de la neutralité stricte que nous nous sommes imposés. Je puis vous affirmer que, malgré les difficultés, cette neutralité a été et est toujours respectée à la lettre. De l'Atlantique aux monts Ourals, de l'Arctique à la Méditerranée, le continent européen est déchiré par la guerre. Placée juste au centre de cet immense champ de bataille, la Suisse est demeurée un îlot de paix. Elle a dû affronter et surmonter des difficultés considérables non seulement en ce qui concerne les questions politiques, mais surtout dans le domaine de son économie.

Aujourd'hui, grâce aux efforts du gouvernement fédéral, appuyé par toute la population, mon pays parvient à assurer de lui-même les soixante-quinze pour cent de son ravitaillement. Quoique la surface cultivée de la Suisse ait passé de 180.000 hectares avant la guerre à 300.000 hectares en 1942, nous sommes toujours tributaires, dans une certaine mesure, des denrées importées de l'étranger.

— *A part l'Europe continentale, la Suisse est-elle parvenue à poursuivre ses relations commerciales avec le reste du monde ?*

— En grande partie, oui. La plaisanterie proverbiale de la « flotte suisse » est devenue aujourd'hui une réalité. Vous serez probablement étonné d'apprendre qu'une flotte marchande, battant pavillon suisse, navigue actuellement entre l'Amérique du Sud et Lisbonne, et entre le Portugal et Gênes. Au moment de l'entrée en guerre de l'Italie, le gouvernement suisse avait affrété des cargos grecs pour assurer une grande partie de ses transports maritimes. Lorsque la Grèce fut elle-même en proie à la tourmente, nous nous sommes adressés à la Yougoslavie. Mais, à son tour, ce pays entra en guerre. Malgré les difficultés, notre gouvernement fut obligé de constituer une marine marchande nationale. Nos bateaux sont montés par des équipages, en grande partie suisses, fournis par nos marins qui naviguaient déjà sur les unités des diverses nations maritimes.

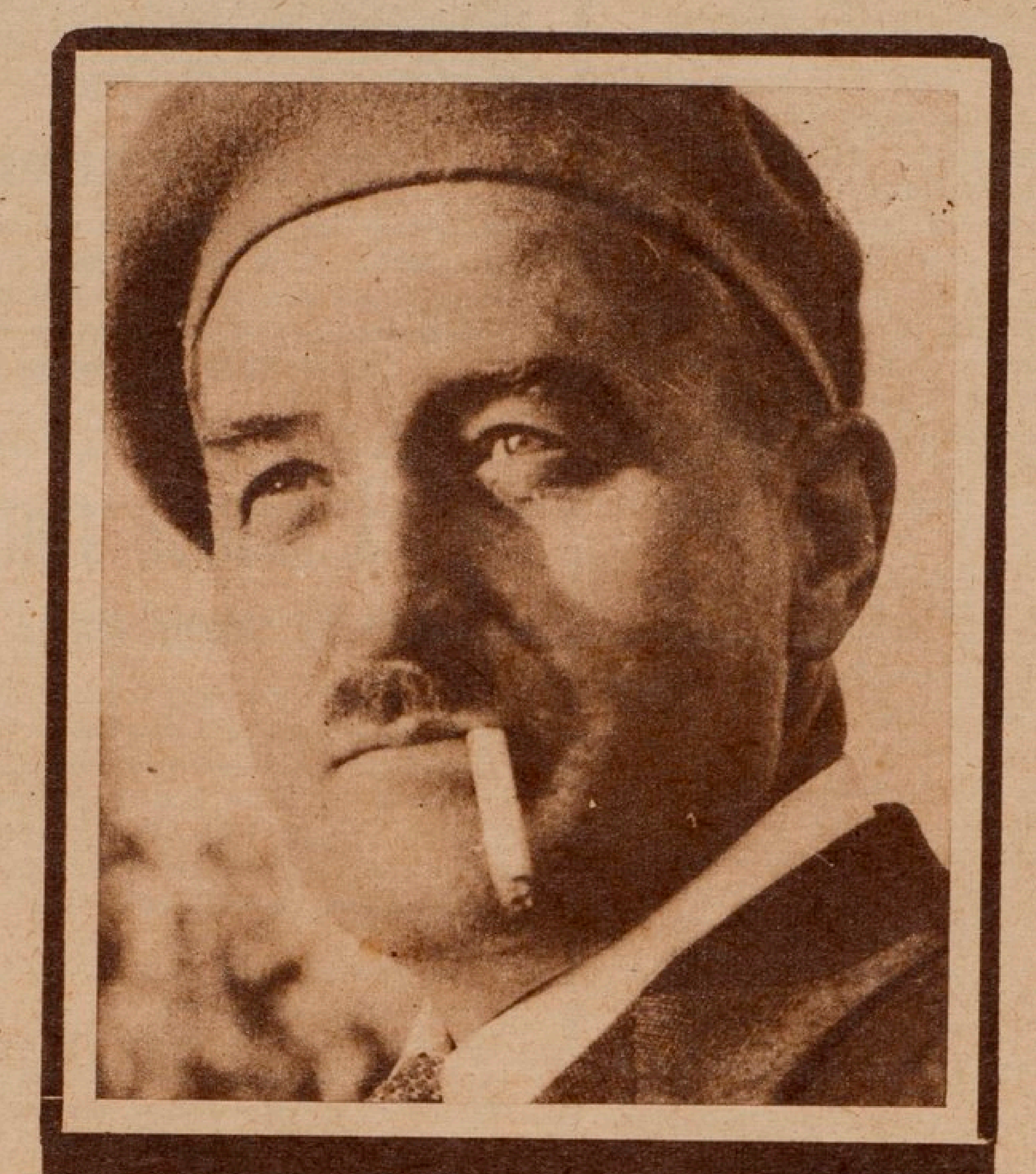
— *Est-ce que les ravitaillements par voie maritime s'effectuent normalement ?*

— Oui et non. Les pays d'outre-mer nous fournissent des marchandises pour deux ou trois mois. Ils évitent de nous envoyer de grosses fournitures de peur d'exciter la convoitise de nos voisins européens. Mais la Suisse est parfaitement consciente de ses devoirs envers l'humanité. Elle s'efforce d'aider à soulager les misères de cette guerre : indépendamment de la grande œuvre de la Croix-Rouge Internationale, la Suisse héberge 40.000 enfants français, belges et serbes par an. Seules les difficultés de transport l'empêchent, pour le moment, de donner l'hospitalité aux enfants réfugiés d'autres pays.

— *Pensez-vous que l'organisation de l'après-guerre sera en partie inspirée du système de confédération qui est actuellement en vigueur chez vous ?*

— Cela est très possible. Seulement, j'estime qu'il est dangereux de vouloir appliquer notre système à des groupes de nations de langue, de race et de traditions différentes. Je sais bien, on ne manque pas de relever qu'en Suisse, trois peuples d'origine et de langue différentes vivent depuis des siècles en parfaite harmonie. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'unité suisse s'est consolidée à travers plus de 650 ans d'histoire. C'est une évolution de plusieurs siècles qui a permis à notre Confédération de devenir une patrie aimée et servie par tous. Et encore, cela n'a été permis que grâce à un certain équilibre entre les divers éléments de la population. Mais supposez, par exemple, qu'un système semblable au nôtre soit instauré du jour au lendemain dans un pays comme l'Inde. Voyez-vous d'ici les désordres, les luttes entre différentes races et castes en vue d'acquérir une suprématie, qui pourraient naître ?

J'estime que les Indes avaient tout à gagner en acceptant les propositions de Sir Stafford Cripps, qui



M. Walter Bosshard est, parmi les journalistes suisses, l'un des plus considérés. Correspondant du grand journal zurichois « Neue Zurcher Zeitung », il a été le témoin oculaire de presque tous les événements importants qui se sont déroulés dans le monde depuis une dizaine d'années.

Pour estimer à leur juste valeur l'importance et la variété des articles que M. Bosshard a adressés aux journaux suisses, il suffit de mentionner l'itinéraire suivi par lui, au cours des dix dernières années. De 1931 à 1939, M. Bosshard séjourne en Chine, suivant de près toutes les guerres qui eurent lieu dans ce pays. Ensuite, il se rendit au Canada et aux Etats-Unis, son voyage dans le Nouveau Continent coïncidant avec la visite des souverains britanniques en Amérique.

En septembre 1939, M. Bosshard se rend en Pologne, passe en Turquie après avoir effectué des séjours plus ou moins longs dans les grandes villes des Balkans. Trois mois plus tard, il interrompt son congé en Suisse pour venir en mission dans le Proche-Orient. Il a ainsi l'occasion de visiter la Palestine, la Syrie, l'Irak et l'Iran. En octobre 1940, la guerre s'étend jusqu'à la péninsule méridionale des Balkans. M. Bosshard se transporte aussitôt sur le théâtre des opérations, et ce n'est qu'en avril 1941 qu'il quitte la Grèce à bord d'un voilier.

Il profite de son séjour en Turquie pour faire une courte visite en Iran, ensuite arrive en Egypte. La mission Stafford Cripps était en route pour les Indes. M. Bosshard part en avion pour New-Delhi, et suit de près toutes les conférences qui eurent lieu entre le représentant du gouvernement britannique et les membres du Congrès hindou, ainsi que les autres leaders hindous. Des Indes, il passe en Chine, se rend à Tchoung-King où il rencontre le généralissime et Mme Tchiang-Kaï-Chek.

En mai 1942, il se rend en Birmanie où la guerre a déferlé avec violence. Il suit toutes les opérations militaires, et après un bref séjour aux Indes, il revient en Egypte, d'où il compte partir dans quelques jours, à destination du Nouveau Continent.

leur assuraient une indépendance initiale pouvant permettre une évolution vers une unité et une souveraineté absolue de cette nation.

— *A propos des Indes, à quels facteurs attribuez-vous l'attitude du Congrès envers les propositions du gouvernement britannique ?*

— Les récents événements des Indes sont dûs, à mon avis, à un seul facteur, et ce facteur s'appelle Gandhi. J'ai eu l'occasion de rencontrer ce personnage en 1930. Cet homme n'est pas le héros national tel qu'il apparaît encore aux yeux de plusieurs personnes. Les masses hindoues l'ont vénéré comme un saint, l'ont considéré comme l'incarnation de Vishnou. D'après moi, Gandhi est un mélange entre un apôtre et un avocat rusé. Au commencement, son mouvement a pu procurer quelques avantages aux masses pauvres de l'Inde. Mais à partir d'une certaine époque, toute l'attitude de Gandhi a causé un tort considérable aux intérêts de son pays. Cet homme manque de vue d'ensemble sur la situation. Les Hindous possédant un certain degré d'instruction s'en sont aperçus et je ne mentirai pas en vous affirmant qu'aujourd'hui, par sa conduite illogique autant qu'incompréhensible, Gandhi a perdu beaucoup de sa popularité et de son prestige. Ses partisans les plus importants sentent qu'il fait fausse route. Tel est le cas, par exemple, du Pandit Nehru que seul un souci de loyauté oblige à se solidariser avec la politique incroyable du Mahatma.

— *Quelle est l'attitude des masses musulmanes de l'Inde ?*

— La grande majorité est derrière Jinnah. Les musulmans des Indes se rendent compte que leur indépendance ne doit pas s'accomplir en faveur d'un chaos. Ils veulent être des hommes libres, et pour cela ils comprennent qu'il faut avant tout abattre l'agresseur nippon. Intelligents, énergiques, réalisateurs, ils ont su apprécier la portée des propositions britanniques, et participent sans aucune rétention à l'effort de guerre des démocraties.

— *Est-ce que la magnifique résistance chinoise n'a pas influencé l'opinion publique indienne ?*

— Oui, et dans une large mesure. Par exemple, le généralissime Tchiang-Kaï-Chek était en correspondance suivie avec Nehru. Avant les derniers événements, le Pandit avait manifesté l'intention de lever un corps de guerilleros indiens pour aller combattre aux côtés des Chinois.

Il est difficile de ne pas se sentir pris d'une admiration totale envers les Chinois, lorsqu'on les a vus combattre. Je me trouvais à Pékin le 7 juillet 1931 lorsque le premier « incident sino-japonais » eut lieu. J'ai suivi de près toutes les phases de la guerre en Extrême-Orient. J'ai vu comment l'agression ennemie a provoqué en moins de deux ans une unité nationale que les siècles n'étaient pas parvenus à cimenter. J'ai vu les soldats chinois se battre, mourir sur place plutôt que de reculer d'un pas. J'ai vu des blessés marcher de cinq à sept jours pour arriver jusqu'à une ambulance, se faire panser rapidement et repartir au combat.

— *Avez-vous été en contact avec les Japonais ?*

— Oui, et dans des circonstances assez étranges. En 1931, je me trouvais à Shanghaï et j'habitais l'hôtel Cathay, où résidaient plusieurs de mes confrères. Nous avions l'habitude de partir le matin, en taxi, pour aller visiter les lignes chinoises. Ensuite, nous revenions à l'hôtel, nous déjeunions, et après une bonne sieste prenions le même taxi et partions vers les lignes japonaises. Nous assistions aux conférences de presse qu'un amiral nippon tenait à bord du navire de guerre « Izumo ». C'était vraiment une situation comique.

En 1938, je quittai le quartier général de Tchiang-Kaï-Chek pour aller passer la Noël et le Nouvel An à Pékin, où j'avais ma maison. La ville était aux mains des Japonais, qui m'accueillirent assez froidement. Mais au bout de quelques jours, ils cessèrent leur bouderie et me permirent même d'assister à leurs conférences de presse.

J'ai revu dernièrement le généralissime, avant de me rendre en Birmanie. Il est confiant en ses hommes, et je pense qu'il a raison. Les Chinois sont en train d'écrire une des plus belles pages de l'histoire de cette guerre. Leurs exploits et ceux des Grecs sur le front d'Albanie feront date.

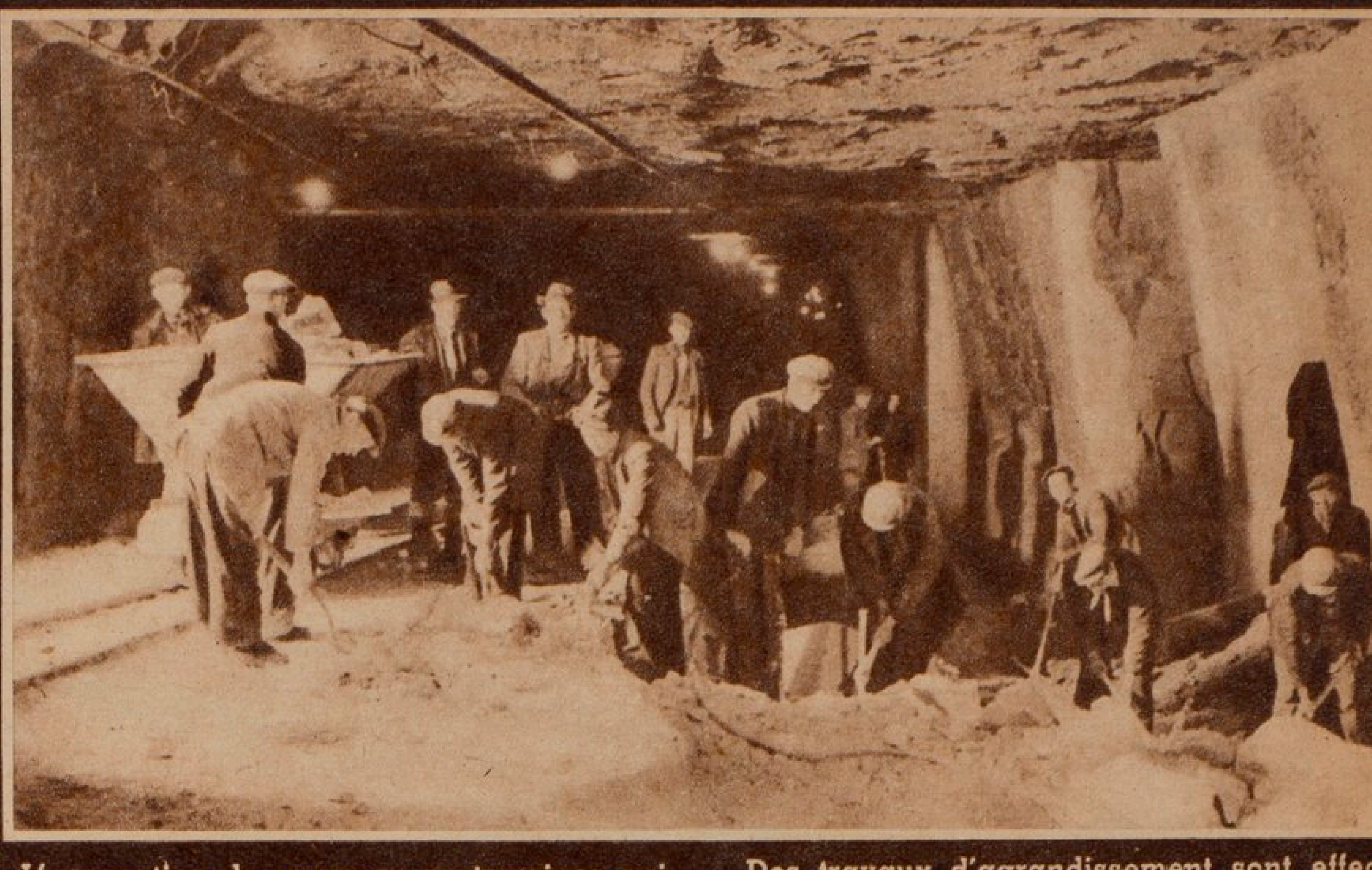
— *Vous avez suivi toute la campagne de Grèce ?*

— Depuis le premier jour. Je me trouvais en Grèce six heures après la déclaration de guerre, et je quittai ce pays après l'invasion allemande. En compagnie de mes confrères américains Sulzberg et Luce, nous embarquâmes à bord d'un voilier qui nous mena d'abord à Chios et ensuite en Turquie.

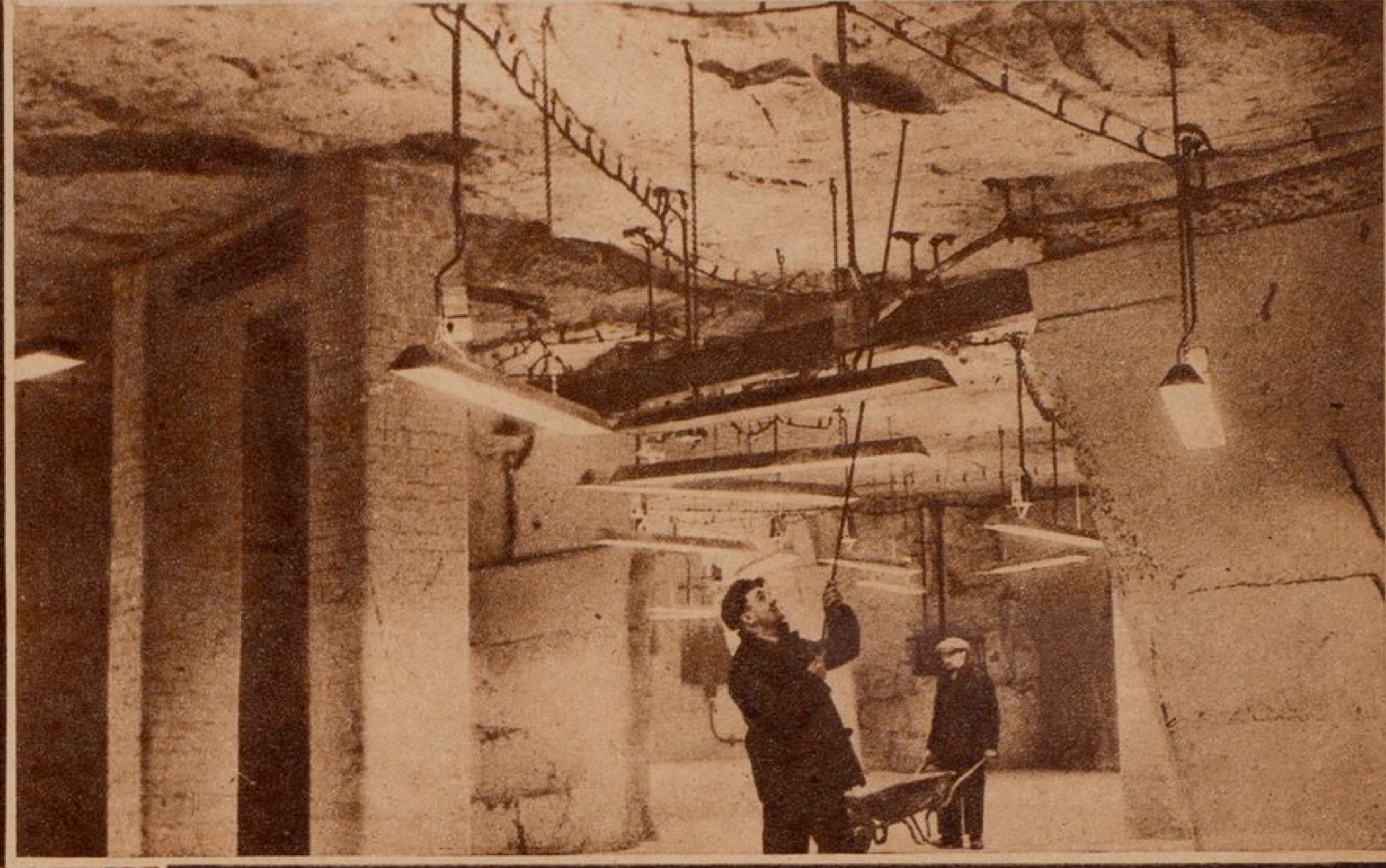
— *Quels sont vos projets ?*

— Je compte séjourner encore quelques jours en Egypte, ensuite je partirai pour Brazzaville. De là, je traverserai l'océan à destination de l'Amérique du Sud et des Etats-Unis. Je pense que j'aurai beaucoup à voir au pays de l'Oncle Sam.





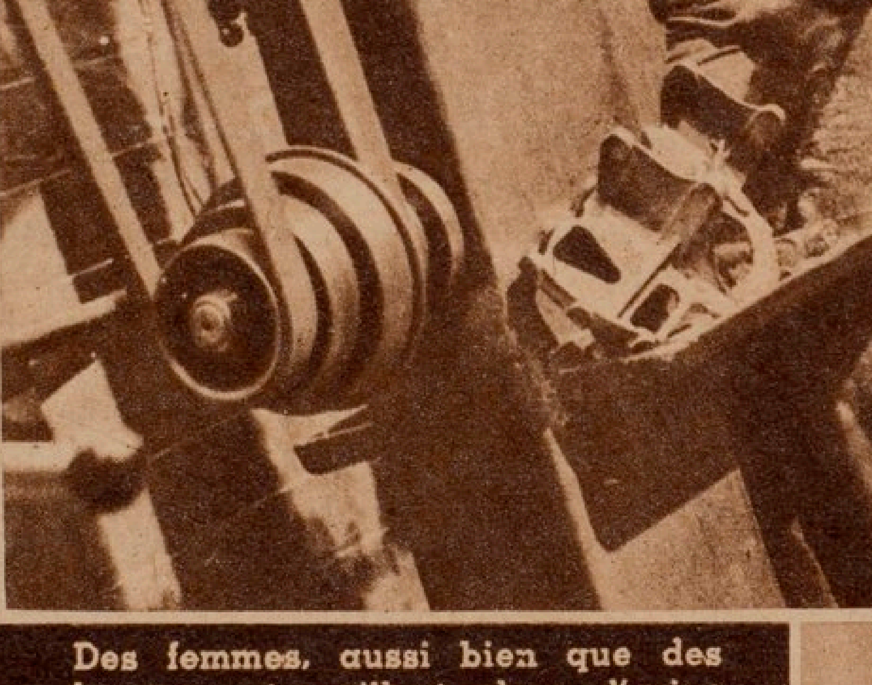
L'excavation de cavernes souterraines qui formeront le prolongement de l'usine d'avions qui fonctionne nuit et jour. Des travaux d'agrandissement sont effectués par une équipe d'ouvriers qui, nuit et jour, s'attellent à leur tâche avec ardeur.



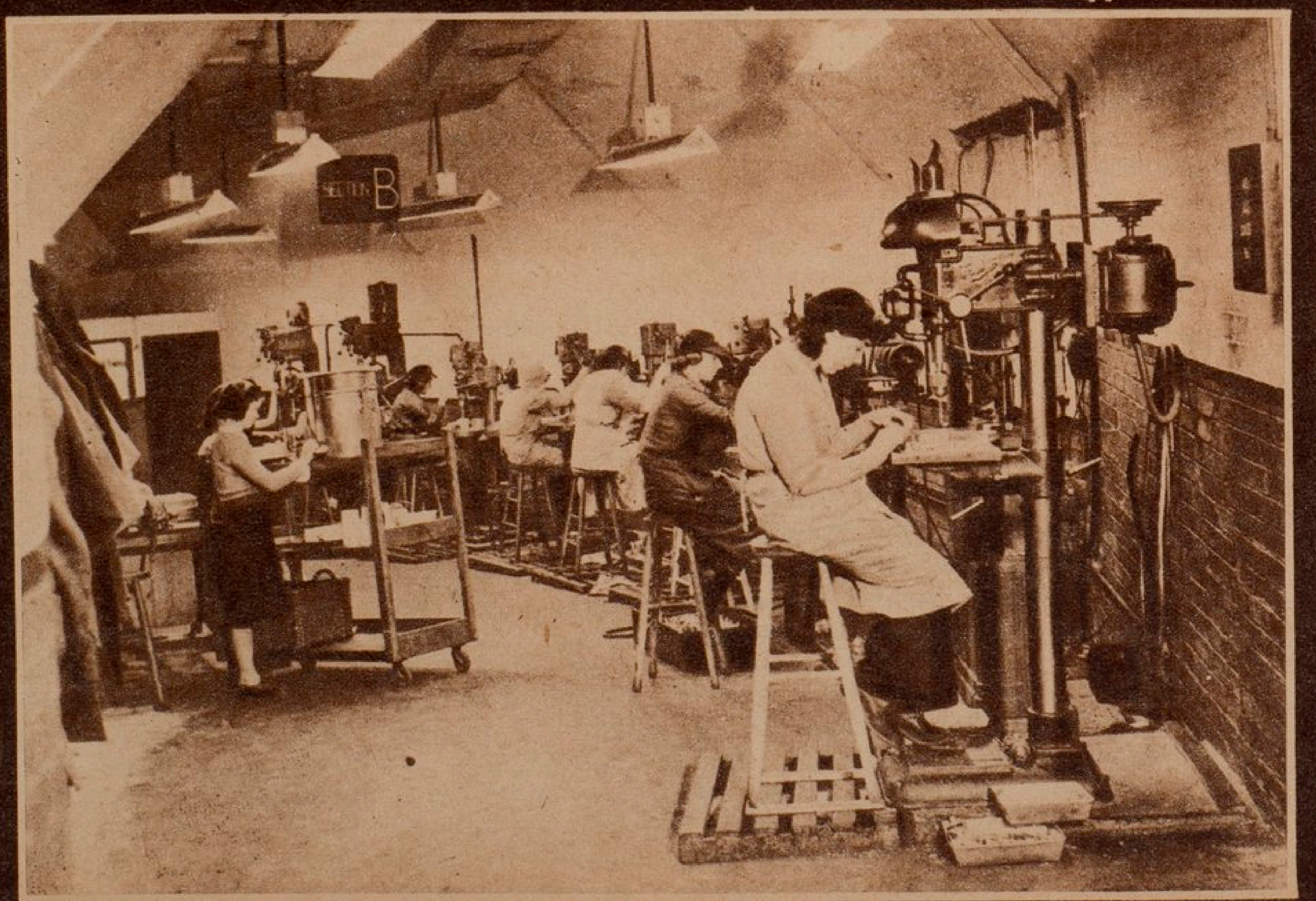
Un éclairage rationnel illumine à giorno aussi bien les couloirs que les diverses sections de l'usine, munie de toutes les commodités.

Usines Souterraines

On peut aujourd'hui divulguer que « quelque part en Grande-Bretagne » fonctionnent, à l'abri de toute surprise, des usines d'aviation souterraines qui produisent un nombre incalculable d'appareils de combat. Nuit et jour, des ouvriers sont là, attelés à leur tâche et jouissant d'un confort des plus modernes. La lumière électrique, qui éclaire d'un jour radieux les différentes sections de l'usine, se rapproche au maximum de la lumière solaire. Les avions ennemis pourraient venir à loisir bombarder les régions dans lesquelles ces usines fonctionnent. Tant employés que matériel sont là, à l'abri de tout risque.



Des femmes, aussi bien que des hommes, travaillent dans l'usine qui produit chaque jour un nombre incalculable d'appareils.

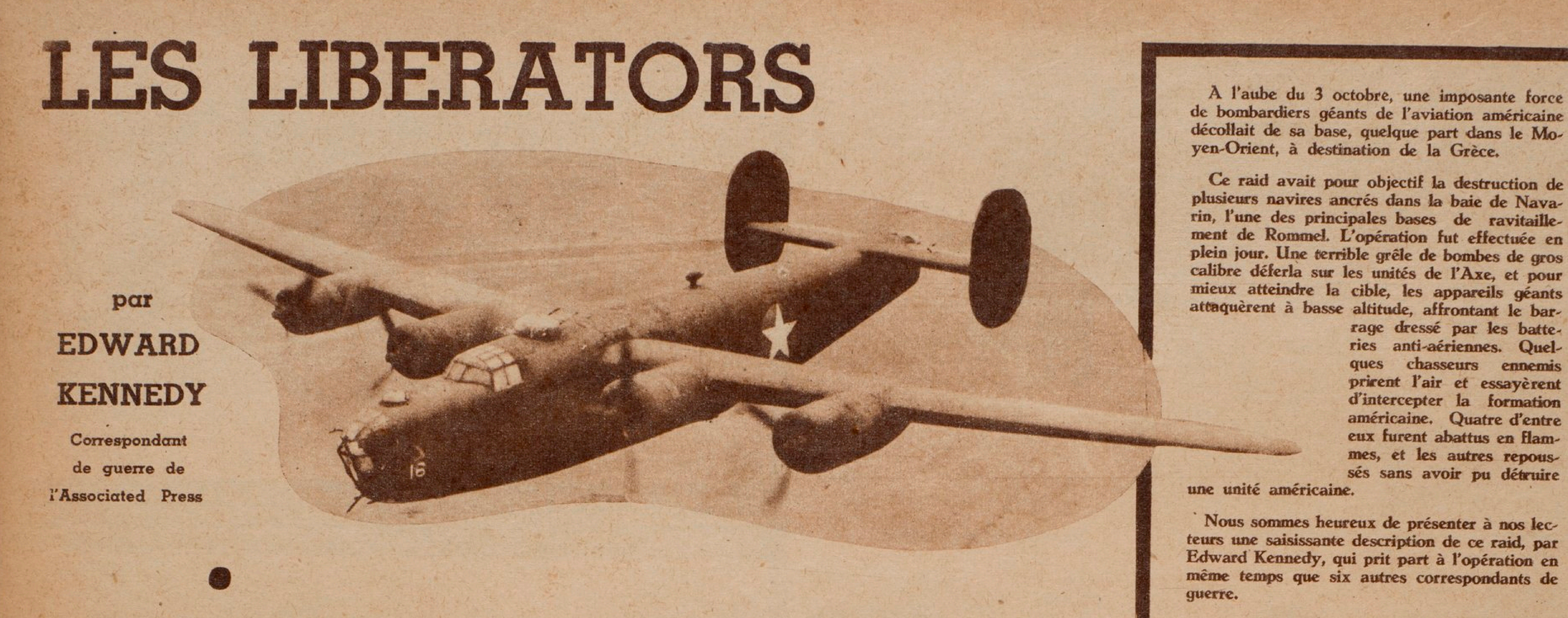


La section B de l'usine souterraine. Une lumière et une ventilation appropriées apportent aux employées le maximum de confort.



Au bureau de contrôle, des jeunes filles marquent, pointent et communiquent avec les diverses sections de l'usine souterraine.

LES LIBERATORS



par

EDWARD KENNEDY

Correspondant de guerre de l'Associated Press

A l'aube du 3 octobre, une imposante force de bombardiers géants de l'aviation américaine décollait de sa base, quelque part dans le Moyen-Orient, à destination de la Grèce.

Ce raid avait pour objectif la destruction de plusieurs navires ancrés dans la baie de Navarin, l'une des principales bases de ravitaillement de Rommel. L'opération fut effectuée en plein jour. Une terrible grêle de bombes de gros calibre déferla sur les unités de l'Axe, et pour mieux atteindre la cible, les appareils géants attaquèrent à basse altitude, affrontant le barrage dressé par les batteries anti-aériennes. Quelques chasseurs ennemis prirent l'air et essayèrent d'intercepter la formation américaine. Quatre d'entre eux furent abattus en flammes, et les autres repoussés sans avoir pu détruire une unité américaine.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs une saisissante description de ce raid, par Edward Kennedy, qui prit part à l'opération en même temps que six autres correspondants de guerre.

AU-DESSUS DE NAVARIN

« Ce jour-là, la mort déferla sur cette baie ensoleillée... »

De bon matin, les équipages sont réunis dans la grande salle d'une construction qui ressemble étrangement à une école de campagne. Le tableau noir est remplacé par une grande carte qui couvre toute une paroi du local. Le major John R. Kane, surnommé « Le Tueur », commandant de l'expédition, donne ses dernières instructions. Jamais auditoire d'élèves ne fut plus attentif aux explications du maître. Le major donne quelques détails au sujet de l'objectif qu'il faudra frapper, indique la route, précise la méthode d'approche, fixe l'altitude. Une dernière formalité : la mise à l'heure de toutes les montres. Aussitôt, le signal du départ est donné.

LE DEPART

Les immenses appareils escaladent le ciel. La formation s'engage résolument au-dessus de la mer. On dirait une flotte majestueuse, à laquelle quelque génie aurait fait pousser des ailes.

Pendant longtemps nous naviguons dans un ciel pur, éclairé par un soleil éclatant. Puis de gros nuages, assez rares dans ces régions, apparaissent brusquement. Personne ne songe à se plaindre de cet écran qui nous cachera aux patrouilles de chasseurs ennemis.

Nous sommes partis depuis quatre heures, et aucun incident n'est venu rompre la monotonie de ce vol régulier. Nous approchons de l'objectif : lentement, les appareils prennent de la hauteur. Je regarde les hommes qui se trouvent avec moi dans le fuselage. Ils ont un drôle d'aspect, et j'imagine que je ne dois être guère différent de ces étranges scaphandriers de l'air, engoncés dans leurs combinaisons fourrées, le bas du visage recouvert du masque à oxygène qui les fait ressembler à autant de Mickey Mouse.

— Nous y sommes, me signale le second pilote.

Je risque un coup d'œil à travers le hublot, et j'aperçois la terre. Deux immenses bras foncés qui semblent vouloir enserrer la brillante étendue de la baie de Navarin.

AU-DESSUS DE L'OBJECTIF

La surface calme et claire de la baie est pleine de petites taches sombres : des navires transformés en épaves par des raids précédents, des unités postiches, en ciment armé, construites par l'ennemi afin de nous donner le change. Nous apercevons également deux bateaux, véritables ceux-là, arrimés presque côte à côte. Des navires prêts à lever l'ancre pour aller apporter leurs précieux ravitaillements à Rommel. Ce sont les unités que nous cherchons.

Sur un ordre bref du commandant, l'entière formation pique en direction de la mer. Mais un contre-ordre arrive. Le major Kane estime que l'approche n'est pas parfaite. Nous reprenons de la hauteur. Les grands appareils décrivent un large cercle et, avec un ensemble parfait, piquent une seconde fois. Tout va bien, la danse est sur le point de commencer.

Les deux unités sont ancrées de telle sorte à former une figure géométrique distincte. Notre but est de faire percuter toutes les bombes à l'intérieur de cette figure. Le chargement d'explosifs que transporte notre formation est énorme. Les navires ennemis n'ont aucune chance de s'en tirer. Ils sont condamnés.

Les doigts crispés sur la manette du lance-bombe, l'artificier de notre appareil attend le moment propice. Un mouvement rapide : le chapelet de colis de mort s'égrène, de plus en plus rapide, vers le sol.

J'ai la chance de me trouver dans le dernier avion de la formation. Je jouis ainsi d'un spectacle que mes confrères, dans les autres appareils, ne peuvent pas goûter. Je peux voir toutes nos unités à l'œuvre. Mais, en même temps, je pense que lorsque notre tour sera venu de piquer vers la cible, nous nous trouverons directement dans la ligne du tir anti-aérien.

Les bombes soulèvent très haut des gerbes d'eau que le soleil fait ressembler à des jets de métal en fusion. Du pont central de l'un des navires monte un gros panache de fumée que la brise marine dissipe lentement. J'aperçois, mais assez indistinctement, un immense trou noir. Soudain, une longue flamme rouge jaillit de l'entrepont. De cette altitude et avec la vitesse à laquelle nous volons, il est difficile de se rendre compte de ce qui se passe exactement là-bas. Mais je m'aperçois bien que la baie de Navarin a été transformée en un véritable enfer.

Nous sommes arrivés dans la zone battue par le tir de terre. De grosses houppes noires s'épanouissent dans le ciel. Je n'ai pas encore fini de me réjouir du fait que les obus de la D.C.A. éclatent loin de nous, qu'un brusque soubresaut me fait perdre l'équilibre, suivi bientôt d'un autre qui me projette au bas de mon siège. Malgré la surprise, j'ai le temps d'apercevoir des éclats qui passent, rapides comme des météores, tout près de l'avion.

Le pilote manœuvre adroitement. Un virage aigu sur la droite, une descente en vrille.: je ne sais plus si je me trouve dans une position normale ou bien si j'ai la tête en bas.

Nous nous retrouvons de nouveau en formation d'attaque. Les bombardiers semblent se toucher de leurs ailes.

Il est d'usage, dans l'aviation, de donner aux appareils des noms de fantaisie. Notre arrière-garde est composée de « Blanche Neige », de « La Sorcière » et de « Jersey Jerk », dans lequel je me trouve.

Soudain, sorti des nues, un groupe de chasseurs ennemis fonce sur nous. J'arrive à en compter quatre. L'un d'eux se précipite sur notre gouvernail, pendant que les autres s'attardent à choisir leur proie. Nos existences sont désormais entre les mains de notre mitrailleur de cuve. Le crépitement des mitrailleuses fait entendre son sinistre bruit de crécelle. Une rafale vient s'écraser contre le fuselage et traverse la tourelle du mitrailleur, lequel tire sans arrêt. L'ennemi passe au-dessus de nous et s'en va attaquer « La Sorcière ». Il est bientôt rejoint par un autre chasseur. Un Macchi et un Messerschmidt. Je n'arrive plus à les voir, mais j'aperçois distinctement les trous que leurs mitrailleuses font au fuselage de « La Sorcière ». Notre formation ouvre le feu de toutes ses armes. Un duel fantastique s'engage à plusieurs milliers de mètres du sol. Quinze bouches à feu de nos appareils concentrent toute la puissance de leur tir contre les attaquants. Nous sommes si près de « La Sorcière » que j'aperçois son mitrailleur agrippé aux manettes de tir. Il a été atteint plusieurs fois, mais pas un instant il ne cesse de déchaîner une rafale de balles après l'autre, arrosant l'ennemi de centaines de grosses balles blindées. Les autres occupants de l'appareil sont également blessés. Je pense à Gorrell de l'United Press qui est à bord de « La Sorcière ». Nous nous livrons une concurrence acharnée depuis la guerre d'Espagne. Mais maintenant je me fais du mauvais sang pour lui. Heureusement, il est indemne. Il s'occupe de mettre les premiers pansements aux blessés.

Entre temps, le tir de nos mitrailleuses a fait des ravages. Un premier avion ennemi perd tout contrôle et se précipite vers le sol. Son pilote saute et ouvre son parachute. Un second appareil va s'écraser quelques secondes plus tard. Cette fois-ci, le parachute de l'aviateur ennemi ne s'ouvre pas.

LE RETOUR

Nous voici de nouveau survolant la mer, engagés sur la voie du retour. Toutes nos bombes sont tombées dans le port. Aucun de nos projectiles n'a touché le sol grec. Nous n'avons aucune intention de tuer des Grecs. Je ne peux pas m'empêcher d'être assailli par les souvenirs. Il y a un an et demi, depuis le mont Olympe jusqu'aux Thermopyles, et ensuite jusqu'au Pirée, je connus les horreurs des bombardements ennemis. Dans la baie de Sude, j'ai vu les Stukas accomplir leur sinistre besogne de mort et de destruction. Je sentais bien qu'un jour je reverrais la Grèce, mais, en ce temps-là, j'étais loin de prévoir que ma première visite au sol hellénique allait s'accomplir dans de pareilles conditions. Chaque bombe qui fut lâchée sur la baie de Navarin m'apparut comme un message de revanche, précurseur de la délivrance définitive de ce sol que je considère comme sacré.

Notre tâche est accomplie : il ne nous reste plus qu'à regagner notre base. Pour cela, nous devons traverser des zones dangereuses, à portée des bases de chasseurs ennemis.

Notre attaque a été effectuée par deux formations qui se succédèrent à quelques minutes de distance. La formation qui nous a précédés a également soutenu un combat contre des appareils de chasse de l'Axe. Un Macchi et un Messerschmidt furent abattus au cours de cet engagement dont nos appareils sortirent indemnes.

Le temps se gâte ; un orage est en perspective. Les derniers rayons du soleil couchant éclairent de lueurs rouges les grandes lames de la Méditerranée en colère. Bientôt, nous naviguons dans une obscurité d'encre. Longtemps, nous volons en nous basant seulement sur les instruments de bord. Nous devons être au-dessus de la terre maintenant, mais nos yeux n'arrivent pas à percer les mystères du gouffre noir dans lequel nous nous trouvons engloutis. Nous devrons atterrir dans des conditions assez difficiles.

Pendant plus d'une heure nous croisons au-dessus de l'emplacement de l'aérodrome. Finalement, le pilote aperçoit une faible lumière de balisage. La prise de contact avec le sol est parfaite.

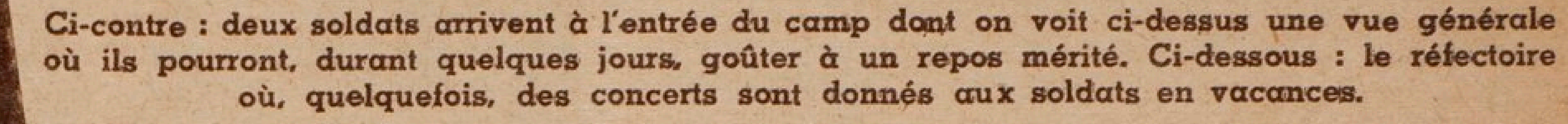
Nous nous apercevons alors que nous n'avons rien mangé depuis le matin. J'avale goulûment le repas le plus succulent de ma vie. Maintenant, c'est au tour de la fatigue de formuler des exigences. Mais personne ne peut songer à aller dormir avant de s'être assuré que tous les appareils ayant pris part à l'opération sont rentrés à leur base.

L'un après l'autre, les oiseaux géants atterrissent. Il n'en manque plus qu'un. Le vrombissement de ses moteurs se fait entendre au moment où l'inquiétude commençait à se transformer en angoisse.

Les héros sont redevenus des hommes. L'aérodrome s'enfonce lentement dans le silence. Chacun gagne sa couchette.

Je m'endors finalement, après avoir réussi à maîtriser l'émotion provoquée par le souvenir de la journée que j'ai vécue. Un des plus beaux jours de ma vie, mais pour les hommes avec lesquels j'étais, un jour comme les autres. C'est un travail de routine pour eux, que d'aller quotidiennement porter des coups mortels à l'ennemi, frappant sans répit la ligne de ravitaillement de Rommel.





Ci-contre : deux soldats arrivent à l'entrée du camp dont on voit ci-dessus une vue générale où ils pourront, durant quelques jours, goûter à un repos mérité. Ci-dessous : le réfectoire où, quelquefois, des concerts sont donnés aux soldats en vacances.

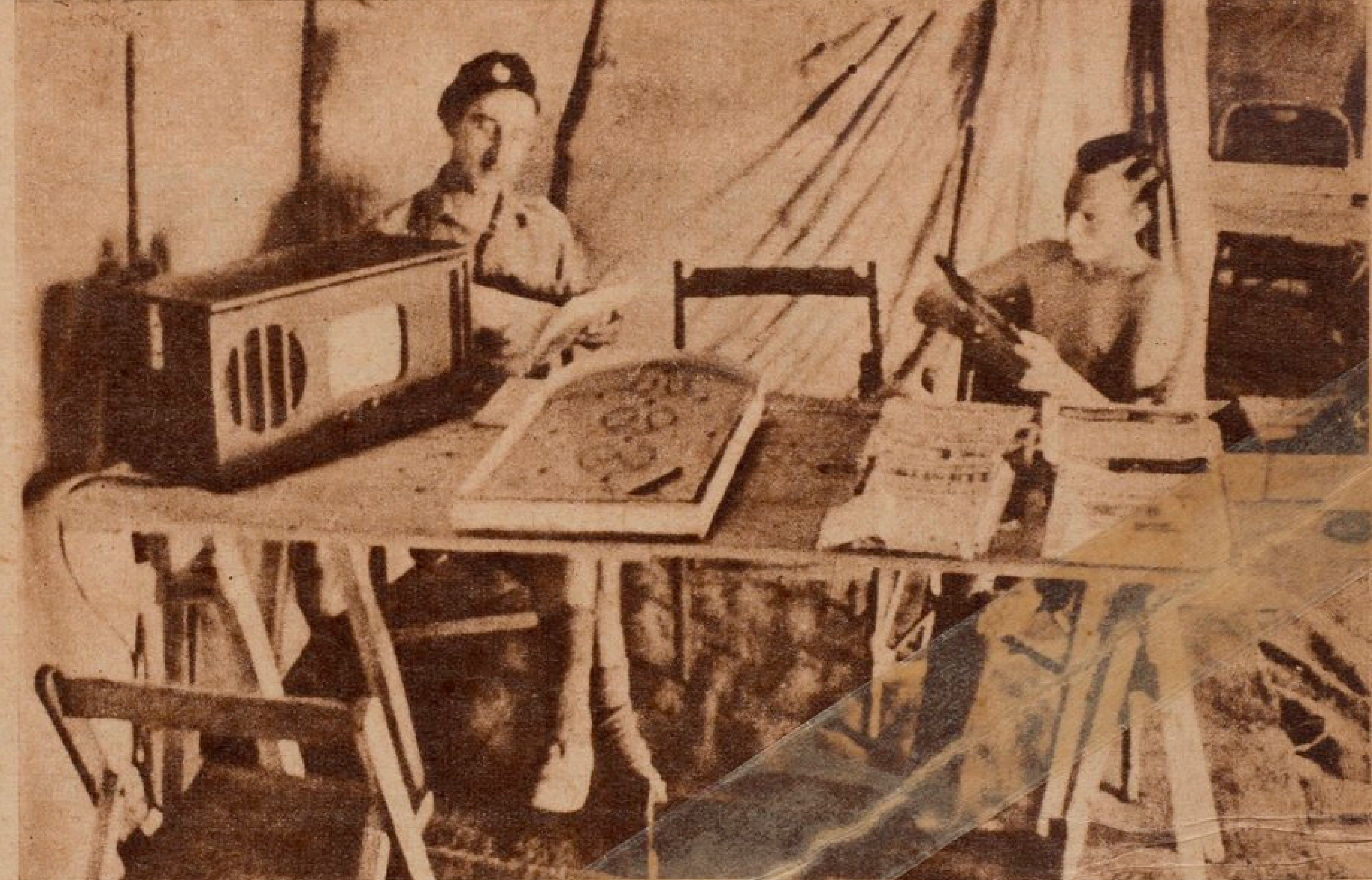
MILITAIRES EN VACANCES

A Beyrouth, un camp militaire pour soldats britanniques en vacances offre à ceux-ci tous les agréments possibles sans que cela leur coûte un seul penny. Tout leur est offert gratuitement et ils peuvent tout aussi bien se livrer à leur sport préféré que se rendre au cinéma mis à leur disposition dans le camp. Durant le temps de leur séjour, les militaires ne sont astreints à aucun travail ni à aucune obligation et un autobus spécial les conduit en ville quand ils le veulent.





Sis au milieu d'une forêt, le camp comporte un terrain de cricket, sport favori des militaires.



Un coin où l'on peut lire tranquillement ou écouter paisiblement les émissions de la radio.



Une plage réservée aux pensionnaires du camp [illegible]met aux soldats de s'ébattre dans l'eau à loisir.



Vue extérieure du couvent de Saint-Sabas prise du fond de la vallée. Les murailles épaisses soutiennent les constructions et protègent le couvent.



Les pères Franciscains ont parcouru le trajet de Bethléem en trois heures et demie.

Ce chemin, le plus souvent un sentier à peine tracé, nous avait obligés à faire l'ascension des collines, à contourner des vallées. De tous côtés, c'était la désolation complète. Les seuls habitants étaient des Bédouins nomades vivant sous des tentes basses ou dans de rares petites constructions surmontées d'une coupole.

A mi-chemin, une agréable surprise : à gauche, la silhouette étirée de Jérusalem avec ses tours qui émergent et, à droite, la surface égale et brillante de la mer Morte. On ne put s'arrêter longuement pour contempler le double paysage, car le soleil montait et nous perdions de l'altitude à mesure que nous avancions. Nous continuâmes à nous diriger vers l'est, vers cette chaîne de montagnes que nous avions aperçue si souvent de loin, par les jours clairs. La nature devenait de plus en plus sauvage.

Les pères Franciscains, malgré les deux frocs de laine qu'ils portent hiver comme été, étaient alertes et leur pas élastique.

LES RECLUS VOLONTAIRES

VISITE AUX CÉNOBITES DU COUVENT DE SAINT-SABAS

Ils sont trente à vivre dans la prière et la pratique des plus grandes austérités, dans l'enceinte d'une forteresse située dans une gorge sauvage, à une douzaine de kilomètres de la mer Morte.



C'est ce vieux moine, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui garde le couvent abandonné de Saint-Théodose.

(De notre correspondant particulier)

Quelles sont les nouvelles de Stalingrad ?

Telle est la question inattendue qui nous est posée par le vénérable moine qui nous accueille dans le salon des visiteurs, au couvent de Saint-Sabas.

— Il y a quatre jours, la situation semblait sérieuse, poursuit-il. Depuis, nous sommes sans nouvelles...

Sa voix trahit une sorte d'anxiété. Malgré sa retraite qui l'élève au-dessus des événements de ce bas monde, malgré une vieille rancune contre les Russes, dont l'attitude envers les cultes n'a pas été toujours irréprochable, on sent qu'au fond de lui-même, c'est la victoire des Soviets — ses coreligionnaires — qu'il souhaite et attend.

Cependant, la conversation ainsi amorcée a pour nous quelque chose de décevant. Dans ce couvent isolé dans les montagnes, nous avions imaginé une atmosphère uniquement spirituelle, où l'on ne parlerait ni de guerre ni de paix. Mais nous sommes bientôt rassurés. Le vieillard n'est qu'un visiteur au couvent. Il ne se trouve à Saint-Sabas que depuis une semaine.

•

Dès sept heures du matin, ce jour-là, notre petite caravane composée de quatre pères Franciscains et de quatre autres visiteurs avait quitté Bethléem.

Le trajet ne devait pas durer plus de trois heures, mais par la faute des montures — des ânes dont la résistance s'épuisa au bout de deux ou trois kilomètres — nous ne devions arriver qu'avec une petite demi-heure de retard et non sans avoir parcouru à pied la plus grande partie du chemin.

Un petit chemin pavé nous a conduits jusqu'au couvent, en passant entre les deux tours extérieures, dont l'une est destinée à recevoir les dames et autres voyageurs non autorisés à pénétrer dans l'enceinte même du monastère.

La porte de fer étant close, nous devions attendre que les moines aient fini leur repas. Ce répit nous permit de remonter au sommet de la colline d'où nous pouvions avoir une vue d'ensemble du couvent. Ses petites constructions couvrent le flanc d'une gorge sauvage. Une muraille puissante l'entoure et le protège.

Vu d'en haut, il donne une impression de désordre ; on se rend tout de suite compte qu'aucun plan d'ensemble n'a présidé à la construction ou que le plan a été noyé par les nombreuses additions faites ici et là.

Mais ce sont les collines situées de l'autre côté de la gorge qui retiennent l'attention. On aperçoit dans la muraille de roc les ouvertures d'un grand nombre de cavernes. C'est là que les anachorètes menaient leur vie solitaire, après avoir rompu tout lien avec le restant de l'humanité. Elles sont aujourd'hui désertées. A l'époque de saint Sabas, plusieurs milliers d'anachorètes y menaient une vie de pénitence et de contemplation.

•

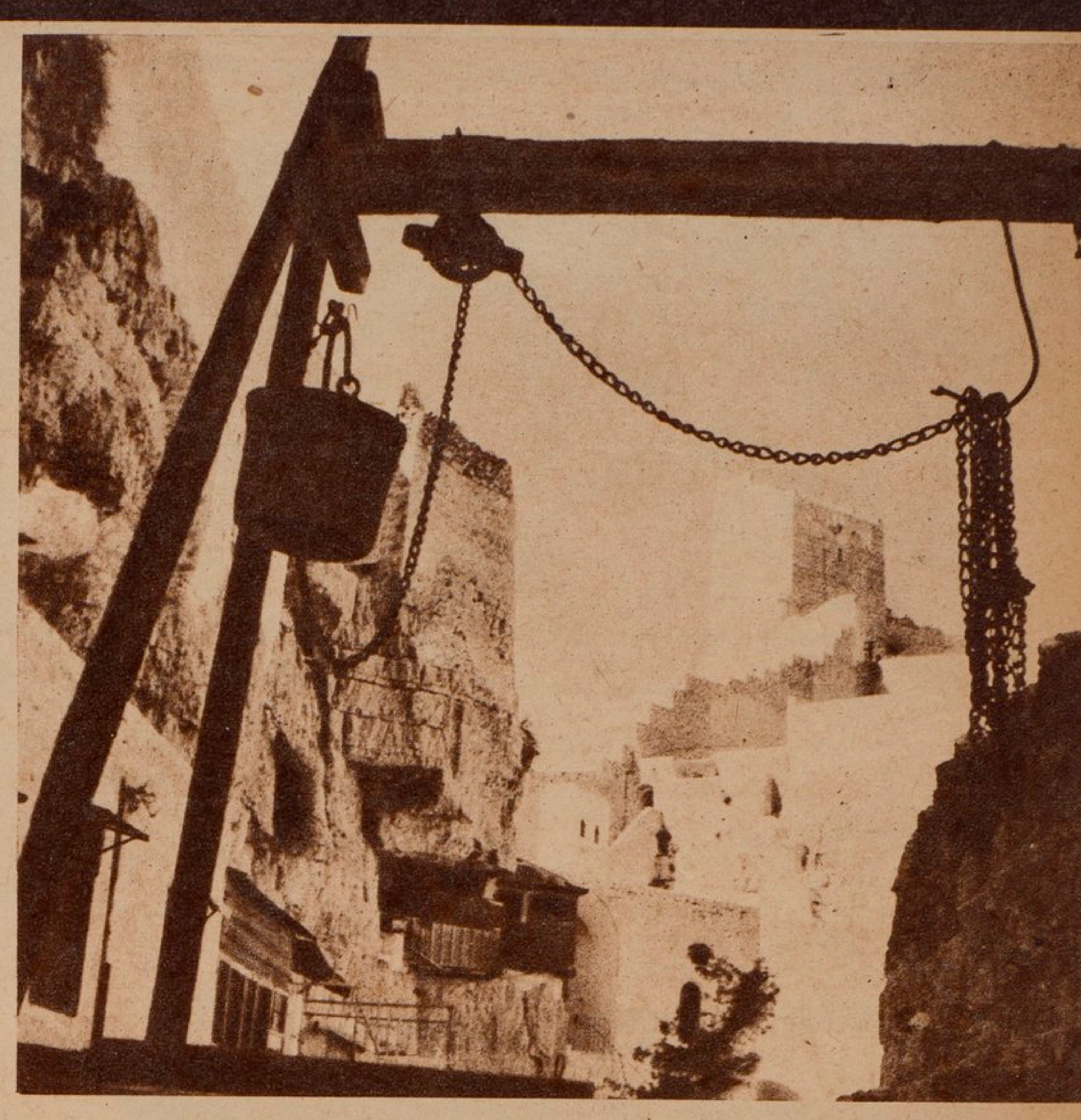
Un moine à la longue barbe blanche nous a ouvert la porte extérieure du couvent. Les formalités furent simplifiées, grâce à la présence parmi nous des pères Franciscains. Le permis qui nous a été délivré par le patriarcat de Jérusalem ne devait être vérifié qu'à l'intérieur.



m à Saint-Sabas en



Des milliers d'anachorètes menaient une vie solitaire dans les cavernes naturelles qui entourent le couvent.



Vue intérieure d'une partie du couvent. On peut y distinguer l'habitation d'un moine, creusée dans le roc.

Après notre passage par le salon des visiteurs, nous circulons librement entre les bâtiments. Un escalier d'une cinquantaine de marches nous conduit à une petite construction, située au milieu d'une cour et surmontée d'une coupole : c'est le lieu de sépulture de saint Sabas. La dépouille du saint ne s'y trouve plus ; elle a été emportée à Venise.

A quelques pas se trouve une petite église aux murs couverts de peintures, pour la plupart récentes. Un moine au visage pâli par les privations s'arrête devant chaque saint et, après avoir baisé l'image, se recueille et fait une prière.

Dans la demi-obscurité d'une autre église, entièrement taillée dans le roc, on nous montre des tableaux anciens, dont quelques-uns sont couverts par une plaque ciselée en argent massif. L'influence de l'église russe, qui a reconstruit le couvent il y a cent ans, se manifeste à chaque pas.

Nous approchons nos bougies d'une caverne donnant sur l'église et c'est une horrible vision qui nous surprend : celle d'un énorme tas de crânes. Ce sont les restes des moines, et parmi eux on compte ceux des quarante martyrs tués au couvent au septième siècle.

Nous visitons d'autres églises encore qui renferment autant de peintures. Dans toutes, on est saisi par une étrange sensation ; nos pas se font silencieux, notre voix devient un murmure. Les églises sont vides, mais elles ont gardé l'empreinte des anachorètes et des cénobites à l'âme claire et à la conscience pure.

•

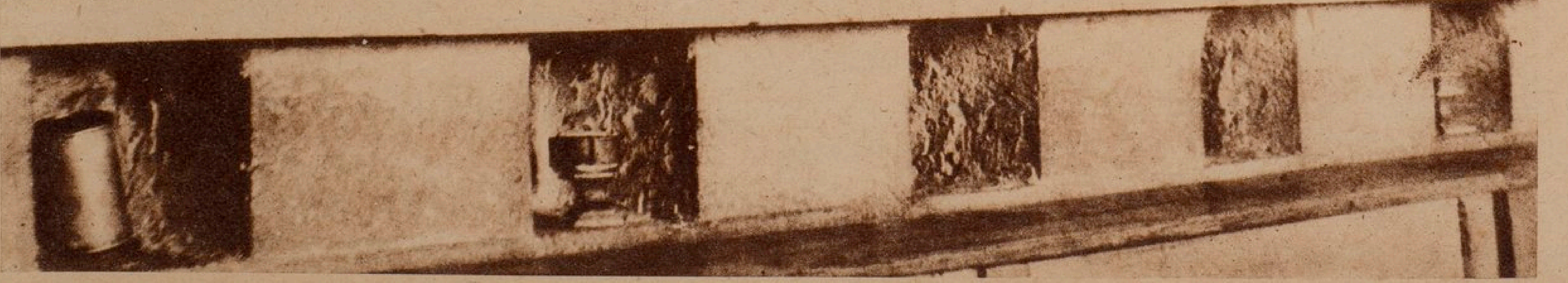
Notre visite se poursuit. Voici le réfectoire auquel on accède par des couloirs tortueux et un certain nombre de marches. C'est une grande salle aux murs et au plafond littéralement couverts de peintures saintes. Les tables en pierre, surmontées d'une plaque de marbre, contiennent une niche sur la paroi, à la place de chaque moine. Il y mettra sa serviette ou sa salière.

Plus loin, on nous montre le palmier de saint Sabas dont la semence provient de l'arbre original planté par le saint. Puis nous nous acheminons vers la chapelle creusée dans le roc à proximité de l'antre où, pendant de longues années, le lion aurait tenu compagnie au saint fondateur du couvent.

•

De temps à autre, nous apercevons de loin un des moines du couvent. Ils ne viennent pas à notre rencontre et s'esquivent lorsqu'on leur adresse la parole ; le commerce des mortels ne les attire plus.





Les pères Franciscains, en visite à Saint-Sabas, contemplent les peintures saintes qui couvrent les murs du réfectoire.

Ils sont une trentaine de moines, Grecs pour la plupart, mais on compte parmi eux des Russes, des Roumains, etc. Depuis leur entrée au couvent, ils n'en ont plus franchi la porte extérieure. Trente, quarante ans ont passé, sans que leurs yeux n'aient rencontré ceux d'une femme, l'approche du couvent n'étant autorisée qu'aux hommes seuls. Les rares visiteurs qui viennent en pèlerinage à ce lointain monastère constituent, avec deux ou trois Bédouins qui transportent la nourriture des moines, le seul trait d'union entre leur monde et celui des vivants.

Mais cette réclusion totale n'est pas la seule privation imposée aux moines de Saint-Sabas. Ils doivent se lever chaque nuit vers onze heures et se préparer à la messe qui durera de minuit à 5 ou 6 heures du matin. Le déjeuner leur est servi à 10 heures du matin. C'est le seul repas qu'ils prennent toutes les vingt-quatre heures. Le menu est d'ailleurs extrêmement frugal et les jours maigres sont plus nombreux que les autres. La viande est exclue de leurs tables.

En voyant l'air désolé de leur cuisine, nous n'avons pas de peine à imaginer par quelles transes ces cénobites ont dû passer avant de s'habituer à un régime aussi austère.

Les moines passent le restant de leur matinée dans leurs cellules dont quelques-unes sont des cavernes naturelles, à se reposer ou à prier. L'après-midi, les vêpres les réunissent à l'église. Puis c'est de nouveau la cellule, et ensuite l'église, et ainsi de suite.

Ces hommes qui vivent en dehors du temps suivent leur propre calendrier et l'heure byzantine qui n'a rien de commun avec la nôtre. Nous nous en apercevons par hasard au réfectoire où la pendule marque sept heures moins dix, pendant qu'il est une heure quarante à notre montre.

D'ailleurs, la notion du temps leur est devenue tout à fait étrangère, et si vous demandez à l'un d'eux depuis combien de temps il se trouve au couvent, il vous répondra vaguement : « Depuis longtemps... »

•

Avant de quitter le couvent, nous consultons le livre des visiteurs. Tous ceux qui ont fait le pèlerinage de Saint-Sabas y ont inscrit leurs noms, sous une attestation naïve ou émouvante. Dans le passé, ils venaient en grandes caravanes ; de nos jours, le couvent est presque oublié ; et dans quelques dizaines d'années, ce ne sera peut-être plus qu'un couvent abandonné, dont un moine solitaire couvert d'une longue chevelure blanche gardera l'entrée.

Sur le chemin du retour, nous décrivons une petite courbe pour visiter un couvent abandonné, celui de saint Théodose. Plusieurs minutes s'écoulent avant que le Bédouin ne nous ouvre la grande porte en fer. A l'intérieur, c'est une grande cour entourée de constructions.

Mais qu'est-ce que ce patriarche qui vient à pas lents à notre rencontre ? Une longue chevelure de neige, prolongée par une longue barbe de la même couleur, est-ce une vision ? Non, c'est le dernier moine du couvent. Il s'y trouve depuis plusieurs dizaines d'années. Il a vu les armées anglaises et turques se rencontrer à proximité du couvent durant la dernière guerre. Obus et balles ont pénétré les murailles, les portes en fer, troué les cloches. Témoins ces éclats conservés en souvenir, cette bombe dans le mur qui n'a pas explosé, ces cloches qui ne sonneront plus.

L'église est dans la grotte où, suivant la tradition, les Rois Mages avaient passé la nuit. A proximité, une seconde grotte contient les crânes de ceux qui sont morts. Nos yeux vont de cette image macabre au vieillard qui se traîne sur les marches. Le rapprochement s'est fait malgré nous...

Nous avons hâte de quitter ces lieux, d'échapper au passé qui nous oppresse, de revenir à la vie que nous avons abandonnée pendant une journée entière, pour explorer un monde de souvenirs.

La culture physique est à la base de l'entraînement du régiment de la Royal Air Force.

1 Deuxième exercice : il faut venir à bout de ce mur de dix pieds de haut.

LE REGIMENT DE LA R.A.F.

La R.A.F. n'est pas seulement composée d'admirables pilotes, d'artificiers et de mitrailleurs de première force. Des troupes sont également formées pour la défense des aérodromes contre une attaque ennemie. Ces hommes, triés sur le volet, composent un régiment d'élite et, tout comme les commandos, suivent un entraînement intensif, se livrant à toutes sortes d'exercices qui les rendent aptes à sortir des situations les plus périlleuses et à donner des coups durs aux troupes adverses. Ce régiment de la Royal Air Force, qui est le plus jeune de tous les régiments des armées alliées, a déjà donné ses preuves. Voici un reportage illustré de ces soldats dont on voit ci-dessus un des spécimens, et que rien ne rebute et qui se livrent aux manœuvres les plus rudes, dans les conditions les plus délicates.



2 Les membres du régiment de la R.A.F. doivent faire montre d'une souplesse remarquable. En voici deux escaladant un obstacle de six pieds de haut.



3 Troisième exercice : en un temps record, ils doivent escalader des murailles et se tenir prêts à l'attaque. Ceux qui sont arrivés au faîte aident, au moyen de leur fusil, leurs camarades restés au fond du fossé.



Deux façons de maîtriser un adversaire armé qui a essayé de vous prendre par surprise.



4 Sauter à travers les flammes est un jeu d'enfant pour ce militaire particulièrement bien entraîné.



5 Après avoir surmonté tous les obstacles, les voici prêts à attaquer des positions ennemies. Des figurines représentent l'adversaire retranché solidemen

UNE EXPÉRIENCE DÉCISIVE DE

TELEPATHIE

Deux ou plusieurs individus peuvent-ils communiquer par le seul moyen de la transmission de pensée ? La télépathie est-elle une réalité ou bien une fumisterie à laquelle ont recours les « magiciens-prestidigitateurs » de music-hall pour épater leur assistance ? Un livre très intéressant qui vient de paraître à New-York semble trancher la question d'une façon presque définitive. Les auteurs de cet ouvrage sont au-dessus de tout soupçon de supercherie et, de plus, leurs expériences se sont déroulées sous contrôle.

Entre l'Arctique et New-York, Sir Hubert Wilkins et Harold M. Sherman ont communiqué, tous les jours, par la pensée. Les résultats obtenus au moyen de « rendez-vous télépathiques » ont dépassé les prévisions les plus optimistes. Ils viennent de publier un ouvrage très intéressant à ce sujet.

Voici, à l'usage de nos lecteurs, un compte rendu détaillé de ce livre, tel que l'a donné Katherine Woods dans le « New York Times Books Review ».

●

Lorsqu'en 1937, Sir Hubert Wilkins s'achemina vers l'Arctique à la recherche de l'aviateur soviétique Levanesky, il n'était pas du tout sûr de pouvoir maintenir un contact constant par radio, avec le monde civilisé. C'est alors qu'un de ses amis de New-York, Harold M. Sherman, suggéra une expérience curieuse. Pourquoi les deux hommes n'essayeraient-ils pas de communiquer par télépathie, en fixant des « rendez-vous quotidiens » ?

L'idée fut adoptée, et l'expérience fut suivie, dès les premiers jours, avec un intérêt soutenu, par un grand nombre de témoins compétents. Finalement, un compte rendu détaillé vient d'être publié, sous forme d'un livre très intéressant. « Pensée à travers l'espace » n'est pas seulement une œuvre qui relate une expérience télépathique. L'un des auteurs a séjourné longtemps dans les régions polaires, effectuant des vols sur plus de 70.000 kilomètres dans des conditions atmosphériques extrêmement difficiles. Les aventures de Sir Hubert Wilkins furent nombreuses et variées. Pris dans un matelas de brume, au-dessus des montagnes d'Aklavik, il réussit à poser son appareil après vingt heures de tâtonnements. Lorsque l'avion toucha le sol, les réservoirs à essence n'avaient plus une goutte de carburant. L'incendie qui éclata à Point Barrow faillit mettre un terme à la carrière aventureuse de Sir Hubert. La lecture de ces pages, dans lesquelles sont décrites les journées interminables passées par les explorateurs à dresser des plans pour le lendemain, à organiser les vols de recherche au-dessus de la banquise, est prenante au possible. Mais toutes les péripéties de l'exploration furent décrites au fur et à mesure par Sherman, lequel pourtant était demeuré dans son appartement à New-York. C'est dire jusqu'à quel point l'expérience fut un succès.

L'attitude de Sir Hubert envers la télépathie était absolument normale. En homme à l'esprit large, il en admettait la possibilité, sans toutefois attacher un intérêt actif à la question. Par contre, il n'avait jamais accordé aucun crédit à toutes les théories spirites et clairvoyantes en honneur dans certains milieux.

Harold Sherman avait au contraire sérieusement étudié les possibilités de transmission de la pensée au moyen d'une perception extrasensorielle, s'attardant non seulement à vérifier l'existence de cette possibilité, mais aussi à en découvrir le processus et le contrôle. Avant d'entreprendre la grande expérience, les deux hommes prirent des mesures en vue d'établir leur parfaite honnêteté et bonne foi, en s'assurant le concours de juges intègres.

Ensuite, pendant cinq mois, une ligne télégraphique de la pensée relia ces deux hommes entre l'Arctique et la métropole américaine.

Mais si l'expérience réussit, il est intéressant de relever que le succès ne fut pas atteint par l'application préconisée à l'avance par les deux expérimentateurs.

Le plan initial était le suivant : trois fois par semaine, et à une heure fixe de la soirée, Wilkins et Sherman devaient « se mettre en communication ». L'un, dans son appartement de New-York, devait s'efforcer de se placer dans un état idéal de réceptivité. L'autre, aux confins du monde, devait essayer de concentrer sa pensée exclusivement sur les « messages » qu'il désirait faire parvenir à son correspondant.

Mais Wilkins ne parvint pas à s'en tenir à ce programme. Si pour Sherman il était aisé d'être ponctuel aux rendez-vous, l'explorateur, devant souvent affronter des difficultés terribles, des dangers pressants, ne pouvait humainement, à une certaine heure de la journée, se souvenir de sa conférence télépathique. Le premier soir fixé pour le début de l'expérience, Wilkins était l'invité d'honneur de la Ligue des Aviateurs de Winnipeg. A l'heure « H », il se trouvait au beau milieu d'un discours. C'est en cette occasion que l'imprévu se produisit. Cet imprévu, Sir Hubert le définit comme « le commencement d'une série étonnante de coïncidences ». Voici ce qui s'est passé, raconté de la bouche même de l'explorateur : « Sherman, assis dans sa chambre à New-York, avec son esprit débarrassé de toute pensée étrangère, reçut des impressions telles, qu'il fut capable de rédiger une liste complète des événements qui avaient « fortement » retenu mon attention au cours de la journée, ainsi que des détails saisissants, des personnes et des objets qui m'entouraient au moment où il était supposé recevoir mon message. » Par la suite, les différentes phases de l'expérience prouvèrent que Sherman arrivait à se mettre en communication avec son correspondant aussi bien lorsque les rendez-vous étaient respectés que lorsque des circonstances imprévues ne permettaient pas à Sir Hubert de « penser vers New-York ».

Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut pas d'erreurs de transmission. Tant Sherman que Wilkins se sont abstenus d'avancer des prétentions extravagantes à ce sujet. Mais la réception de Sherman fut la plupart du temps frappante d'exactitude, et les quelques erreurs qui furent relevées étaient dignes d'une attention toute spéciale. Par exemple, lorsque Wilkins quitta Aklavik pour Point Barrow, les notes de Sherman continuèrent à mentionner Aklavik, mais indiscutablement le paysage qu'il « voyait » et décrivait était celui de Point Barrow. De plus, il relata des impressions, des pensées propres à un explorateur et à un aviateur et qui auraient difficilement hanté l'esprit d'un homme d'affaires de New-York.

Wilkins et Sherman ne se sont pas contentés, dans leur ouvrage, d'exposer par le détail de quelle façon leurs communications se déroulèrent. Ils ont jugé opportun de faire suivre leur compte rendu d'une discussion générale sur la télépathie. Ils considèrent ce phénomène comme une extension de facultés absolument normales. Sherman exprime la conviction que la télépathie se trouve très près du conscient, et opère dans la vie quotidienne beaucoup plus souvent qu'on ne saurait l'admettre. Les émotions diverses jouent évidemment un rôle très important dans la transmission de la pensée.

Au fur et à mesure qu'il « recevait » les messages, Sherman adressait, sous pli fermé, une copie de ses notes au Dr Gardner Murphy, de l'Université de Columbia. D'autres hommes de science furent également tenus au courant de toutes les phases de l'expérience. Les témoins avaient toute latitude pour communiquer les uns avec les autres, comparer les résultats qui leur étaient soumis. Finalement, l'opérateur de radio, Reginald Iverson, fit par écrit la déclaration suivante :

« Malgré mon scepticisme initial, je dois admettre que Sherman, grâce à ses communications télépathiques, était au courant des recherches de Wilkins dans l'Arctique beaucoup mieux que moi-même, qui pourtant m'efforçais de maintenir un contact permanent, par radio, avec les membres de l'expédition partie à la recherche des aviateurs russes. »

Cette attestation constitue à elle seule la preuve la plus convaincante de la réussite de l'expérience tentée par Sir Hubert Wilkins et Harold M. Sherman.



L'explorateur Sir Hubert Wilkins qui, parti pour l'Arctique, essaya d'établir un contact par télépathie avec M. Harold Sherman qui se trouvait à New-York. L'expérience a été des plus concluantes.

Un reporter à l'aventure

DANS UN MONDE EN GUERRE

par QUENTIN REYNOLDS

Quentin Reynolds est un journaliste et un écrivain des plus cotés aux Etats-Unis. En sa qualité de correspondant du grand magazine « Collier's », il a longuement séjourné en Europe et en Afrique, visitant les principaux théâtres d'opérations. De retour en Amérique, il a publié un ouvrage intitulé « Seules, les étoiles sont neutres », dans lequel il a tenu à relater les mille et un incidents qu'il a vécus, de préférence aux événements historiques de cette guerre, qu'il laisse aux critiques militaires. C'est de ce livre passionnant que nous avons tiré la série d'articles que nous présentons à nos lecteurs.

Après avoir vainement essayé d'obtenir une interview de Winston Churchill, Reynolds est un beau jour convoqué au 10, Downing Street, où l'attend son grand ami Harry Hopkins. Grâce à l'intervention de ce dernier, le journaliste pourra accompagner le Premier britannique au cours d'un voyage d'inspection, au bout duquel, à sa grande surprise, Churchill l'invite à déjeuner. Pendant toute la durée de la blitzkrieg contre l'Angleterre, Reynolds a vu les Britanniques souffrir et combattre. Il a connu les horreurs des bombardements sur Londres, il a assisté aux exploits des as de la R.A.F. *

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque l'U.R.S.S. Reynolds demande immédiatement un visa pour Moscou, mais butte dans des difficultés nombreuses qu'il raconte avec humour.

IL N'AVAIT JAMAIS TRAVAILLE A BROOKLYN...

« Pendant de longs siècles, l'Allemagne et la Russie ont vécu côté à côte, en paix. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'avenir ? Toute tentative de rompre cette paix échouera, parce que les mobiles d'une pareille tentative seront dévoilés à tout le monde. »

Adolf Hitler, Jour de l'An 1940.

Le 22 juin 1941, Hitler attaqua la Russie, et par cet acte seul justifia pleinement les demandes de 1939 de Staline à la Finlande (demandes contre lesquelles des compensations étaient offertes), à savoir le recul de la frontière finlandaise, là où elle passait à proximité de Léningrad. Nous autres (Grande-Bretagne et Amérique) ne manquâmes pas de critiquer Staline pour ses exigences, et fîmes flotter des étendards en faveur de « la brave petite Finlande ». Mais si l'armée russe n'avait pas reculé la frontière finlandaise en 1940, à l'heure actuelle l'Allemagne serait en possession de Léningrad et de Moscou, et par conséquent de la Russie. Staline, le grand réaliste, avait eu raison une fois de plus.

Toute l'admiration qui pourrait nous être inspirée par l'ardeur des Finlandais doit être tempérée par la considération, qu'à l'époque, Staline ne combattait pas contre la Finlande, mais se préparait à le faire contre l'Allemagne. Il s'apprêtait à lutter pour l'existence de la Russie.

JE FAIS DES DÉMARCHES

Dès que nous eûmes appris, à Londres, la nouvelle de l'attaque allemande contre la Russie, notre première réaction fut de nous mettre en campagne afin de pouvoir filer vers Moscou au plus tôt. Je me précipitai chez Ivan Maïsky, ambassadeur des Soviets en Grande-Bretagne, et rédigeai une demande de visa pour l'U.R.S.S. Maïsky ne me cacha pas que les formalités prendraient du temps, mais il m'assura qu'il ferait de son mieux pour me faciliter les choses. Tout ce qu'il pouvait faire, en l'occurrence, c'était de transmettre ma demande à Moscou, en l'appuyant de sa garantie personnelle. Des jours passèrent ; des semaines s'écoulèrent. Les nouvelles de la rapide avance nazie en territoire russe tenaient la vedette des actualités londoniennes. Tous les huit ou neuf jours, je m'en allais voir Maïsky. Il faisait son possible, mais l'autorisation que j'avais demandée devait venir de Moscou. Est-ce que Oumansky pourrait intervenir efficacement ? Maïsky pensait qu'une recommandation de l'ambassadeur soviétique aux Etats-Unis aurait du poids. J'envoyai une dépêche à mon journal, à New-York, afin que des démarches auprès d'Oumansky fussent immédiatement entreprises.

Le mois de septembre survint, et je n'étais pas plus près de Moscou que je ne l'avais été le 22 juin, jour de l'invasion allemande. J'avais tour à tour essayé tous les moyens légaux et illégaux que je connaissais afin de me ménager une entrée en territoire soviétique. Mon journal avait obtenu l'appui de l'ambassadeur Oumansky à Washington, qui avait câblé à Moscou. Il n'y avait absolument aucune charge contre le « Collier's » ou contre moi personnellement. Mais le gouvernement soviétique avait clairement fait comprendre qu'il ne désirait pas avoir d'autres correspondants étrangers que ceux qui se trouvaient déjà à Moscou. J'envoyai un message à Harry Hopkins et à Averell Harriman, qui, à leur tour, prirent d'assaut Oumansky. Brendan Bracken avait parlé à l'ambassadeur Maïsky à Londres et le pauvre Maïsky était terriblement embarrassé parce qu'il se sentait impuissant à faire quoi que ce fût en ma faveur.

C'est alors que le brillant Arthur Christiansen, rédacteur en chef du « Daily Express », eut ce qu'il appela une idée de génie. « Il était fort possible, m'expliqua-t-il, que l'interdiction soviétique ne visât que les reporters américains, ou les représentants des journaux et magazines américains en Russie. Après tout, les périodiques des Etats-Unis n'avaient pas été particulièrement aimables envers l'U.R.S.S. depuis 23 ans. Peut-être, si je faisais ma demande en tant que journaliste attaché à une feuille anglaise... »

— Je vous vois venir, gros malin, dis-je froidement à Chris. Vous me proposez d'obtenir le visa, et moi, de mon côté, je m'engage à travailler pour vous en Russie. C'est parfait. « Des clous », mon beau, « des clous ».

— Comme vous voudrez, dit Chris en prenant un air indifférent. Mais il me semble que vous voulez laisser tomber « Collier's ». Ils veulent vous faire entrer en Russie. Peu leur importe par quel moyen. Toutes les méthodes ordinaires ont échoué : « Collier's » serait heureux à en mourir si je parvenais à vous obtenir ce fameux visa. Les papiers que vous m'enverriez n'auraient rien à voir avec les articles destinés à « Collier's ». Je demanderais un copyright mondial pour vos chefs-d'œuvre, de sorte qu'ils ne pourraient pas être réimprimés en Amérique. Mais, après tout, il se peut que vous ayez raison. Vous n'avez pas travaillé pour un quotidien depuis longtemps, et de Moscou les nouvelles doivent voyager vite.

« Philip Jordan, du « News Chronicle », est là-bas, ainsi que Chollerton, du « Telegraph », et Alexander Werth, de Reuter, et il est plus que probable que vous serez en concurrence directe avec eux. Vous manquez de pratique et je ne vous blâme pas de ne pas vous sentir en état de concourir avec de pareils journalistes...

— Inutile de me monter le coup, Chris (je savais où il voulait en venir). Si je n'arrive pas à obtenir mon visa autrement, eh bien, je travaillerai pour vous.

— Très bien, très bien, dit Chris en se frottant les mains. Et combien voulez-vous ?



Un accord est intervenu récemment entre le Canada et l'U.R.S.S., selon lequel le Canada fournirait aux Soviets 9 millions de boisseaux de blé ou de farine par an. M. Maïsky, ambassadeur des Soviets à Londres, lève un verre en compagnie de M. Vincent Massey, haut commissaire britannique pour le Canada.

— Tout ce que vous pourrez payer, dis-je rageureusement. Vous me payerez au tarif fort, mais nous en parlerons à mon retour. Avant tout, procurez-moi ce visa.

JE COMMENTE UN FILM SOVIÉTIQUE

Alors Chris s'adressa à Maïsky. Le pauvre Maïsky était tellement malheureux ! A cette époque, un film intitulé « Un jour de vie soviétique » arriva à Londres. La bande durait une heure et demie. Les scènes étaient assez lentes et pleines de longueurs, mais le film contenait des tableaux vraiment magnifiques. C'était évidemment de la propagande russe, mais de la bonne propagande. On me demanda de me charger du commentaire anglais de ce film. Etais-je disposé à prêter mon concours ? J'étais prêt à tout, à m'inscrire au parti communiste, à apprendre la langue russe et à vendre mes deux frères en esclavage, pourvu que le fameux visa me fût accordé. En collaborant à la version anglaise de ce film, je pensais que l'ambassade soviétique se considérerait lourdement endettée vis-à-vis de moi et que Moscou ne songerait plus à me refuser l'autorisation de me rendre en Russie. Je fis le commentaire du film, qui fut coupé jusqu'à cinquante-cinq minutes. Il devint un bon film. Au moins, il montrait que tous les Russes n'étaient pas des monstres à deux têtes, comme le croyaient encore certaines gens.

La séance d'inauguration fut imposante. Maïsky, accompagné de tout le personnel de l'ambassade, y assista. Je prononçai un discours. Je fis une description de Maïsky, le dépeignant comme une combinaison de Saint-Jean, de Clark Gable et d'Albert Einstein. Lorsque je terminai, le projecteur éclaira l'ambassadeur et l'assistance lui fit une ovation enthousiaste. Londres était très, très reconnaissante à la Russie en septembre dernier.

Le lendemain j'attendis patiemment un coup de téléphone de l'ambassade soviétique, mais je demeurai comme sœur Anne. Une autre semaine d'attente s'écoula. On apprit qu'Averell Harriman et lord Beaverbrook devaient partir dans quelques jours pour Moscou, à la tête d'une mission anglo-américaine. Finalement, un beau matin, le coup de téléphone tant attendu arriva. C'était Maïsky et il était très heureux :

— Enfin, me dit-il, votre visa vous a été accordé. Passez quand vous voudrez à l'ambassade avec votre passeport et nous vous le tamponnerons. Je regrette que les formalités aient pris tant de temps, mais je me suis finalement arrangé avec mes collègues de Moscou pour vous faire obtenir le visa.

Quelques instants plus tard, Chris m'appelait au téléphone :

— Eh bien, dit-il avec enthousiasme, j'ai réussi, mon vieux. Je veux être le premier à vous annoncer la nouvelle. J'ai finalement pu obtenir pour vous un visa d'entrée en Russie.

— Maïsky vient justement de me téléphoner à ce sujet, répondis-je avec une pointe de soupçon dans la voix. Que voulez-vous dire par « j'ai réussi » ?

— Mais c'est grâce à moi que vous avez obtenu le visa. Vous partez en qualité de représentant du « Daily Express ». Vraiment (il paraissait inquiet), nous avons fait un accord, n'est-ce pas ? Naturellement Maïsky vous a téléphoné pour vous dire qu'il avait reçu la réponse de Moscou. En sa qualité d'ambassadeur, c'était son devoir de vous donner des renseignements de cette nature. Mais moi, je connaissais la nouvelle depuis hier au soir.

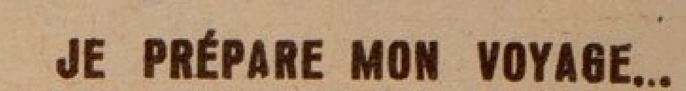
— Très bien, très bien, fis-je avec mauvaise grâce. Maintenant, dites-moi : comment diable voulez-vous que je m'y prenne pour arriver jusqu'à Moscou ?

— Prenez l'autobus 22 à la gare de Mable Arch, me dit Chris ironiquement. Après tout vous vouliez un visa, vous l'avez. Dois-je encore m'occuper du voyage ?

— Bon, bon. J'y allais pour vous, Chris, dis-je d'une voix suave. Mais du moment que vous ne voulez pas que j'y aille...

— All right, all right, je m'occuperai de tout.

Il raccrocha et se mit au travail. Aller de Londres à Moscou n'est pas aussi simple que de voyager de New-York à Philadelphie. Chris apprit qu'il n'y avait pas d'avions qui effectuaient le service Angleterre-Russie. Les froids hivernaux avaient commencé dans le Nord et il était dangereux de survoler la Norvège, même pendant la nuit. Néanmoins, Brendan Bracken assura Chris qu'un bateau devait partir dans une quinzaine, et que je pourrais le prendre.



JE PRÉPARE MON VOYAGE...

Le lendemain matin, Harriman me téléphona et me demanda de passer à son bureau. Il était entouré de secrétaires très affairés qui agitaient des feuilles sur lesquelles il apposait des signatures.

— J'ai appris que vous êtes prêt à partir pour Moscou, dit Averell.

Je lui confirmai la nouvelle, mais ajoutai que pendant quinze jours j'étais immobilisé faute de moyens de transport, de sorte que je n'arriverai à Moscou que dans un mois.

— Aimeriez-vous partir demain par avion ? me demanda Harriman.

Je le regardai avec méfiance, mais il n'était pas en train de plaisanter.

— Beaverbrook et moi, nous embarquons demain, dit-il. Un croiseur ou un destroyer. Nous aurons beaucoup à faire là-bas. Pendant le jour nous devrons assister à des réunions de comités, et la nuit je pense que nous aurons des conférences avec Staline. Or ces entrevues seront très importantes. Le public a le droit d'être tenu au courant de toutes les conversations que nous aurons avec les dirigeants soviétiques, naturellement dans la mesure où des secrets ne seront pas divulgués. Mais tant Beaverbrook que moi-même serons trop occupés pour pouvoir rencontrer souvent les reporters. C'est pour cela que j'ai pensé à vous.

« J'en ai parlé avec Beaverbrook et il est d'accord. Vous pouvez venir avec nous. Vous assisterez aux conférences et vous serez chargé de donner les nouvelles aux correspondants. En un mot, vous serez considéré comme un membre de la mission ; mais souvenez-vous, Quent : vous ne pourrez pas écrire une seule ligne à vos journaux, tant que vous serez membre de la mission. Ce ne serait pas juste envers vos confrères.

— Maintenant que je suis un diplomate...

— Très bien, vous partirez. Voici votre billet. Votre train quitte la gare d'Euston demain soir à 9 heures et demie, à destination d'une localité d'Ecosse. De là, vous vous envolerez vers Moscou. Emportez des vêtements chauds, car vous ferez un voyage glacial. Je vous verrai à Moscou, dans quelques jours. Okay ?

— Okay, dis-je, bon voyage. Je vous verrai à Moscou.

Je courus à l'ambassade soviétique. C'est un immeuble triste, immense, s'élevant à Kensington's Garden, et qui semble avoir été dessiné par les frères Karamazov. Maïsky était là et il consentit à me recevoir. Pour la première fois, depuis des semaines, je le vis sourire, et Maïsky est un homme fait pour sourire. C'est un des meilleurs petits hommes que j'ai connus : court de taille, des yeux brillants, des pieds et des mains minuscules. Il n'était pas seul. Dans son cabinet se tenait également l'ambassadeur Constantin Oumansky. Je le regardai avec surprise.

— Je vous croyais à Washington, dis-je après les présentations.

— Je n'y suis pas, répondit-il en articulant lentement mais parfaitement l'anglais. (Je ne peux pas imaginer Oumansky agissant sous le coup d'une impulsion.) En fait, je voyage avec vous demain. Avez-vous votre passeport ? Très bien. M. Maïsky vous le fera viser. Il en a fallu pour vous obtenir cette autorisation et j'imagine que vous avez dû vous impatienter.

— J'étais impatient, admis-je.

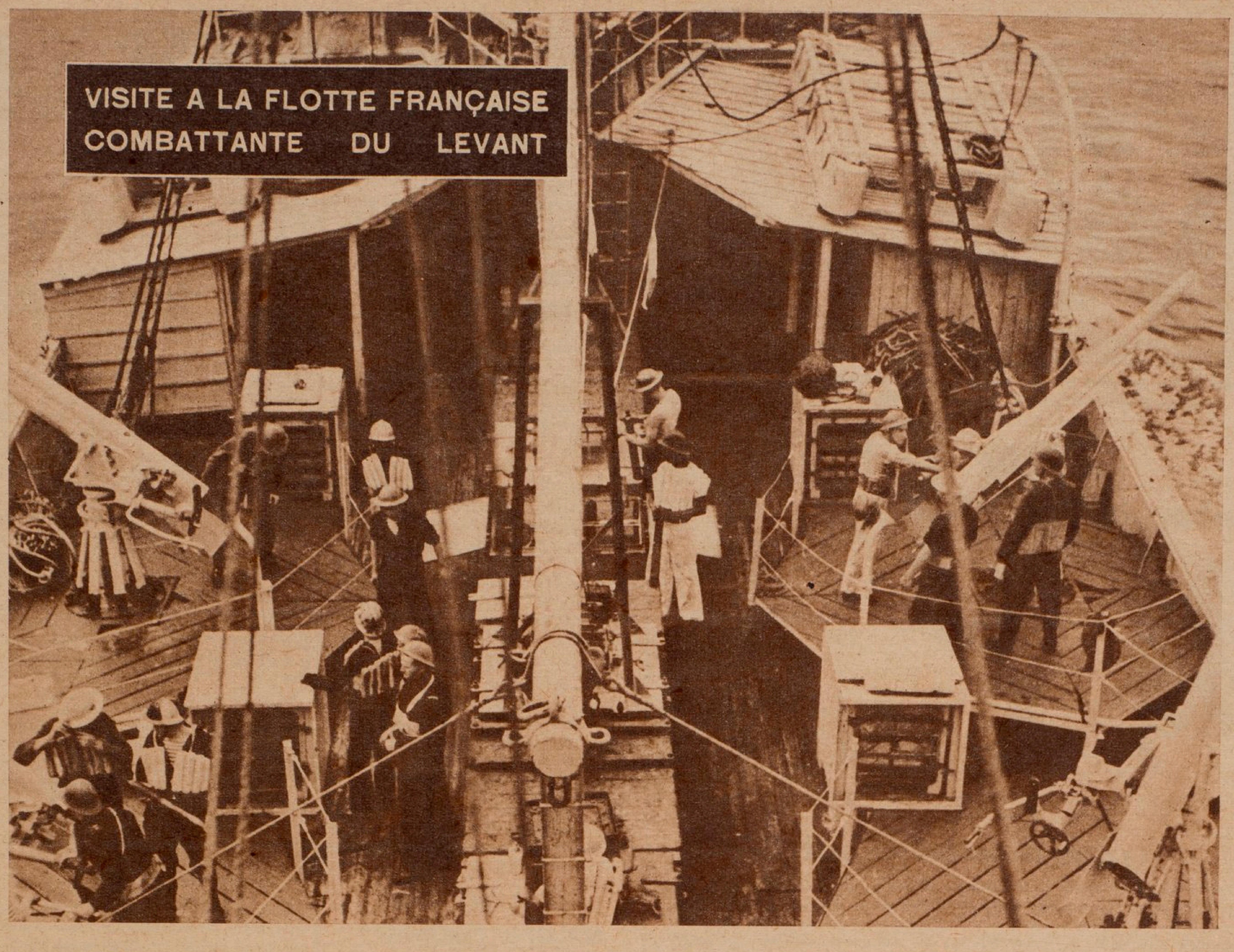
— Heureusement, je me suis arrangé pour vous obtenir ce fameux visa, dit-il imprudemment.

Je sursautai. D'abord, Maïsky m'avait dit qu'il l'avait obtenu ; ensuite, ce fut le tour de Christiansen à avancer des prétentions ; maintenant, c'était Oumansky. A mon retour à l'hôtel, il était probable que le concierge s'approcherait de moi et me glisserait à l'oreille que c'était lui qui m'avait obtenu le visa pour l'U.R.S.S.

Entre parenthèses, quelques mois plus tard, en Russie, je découvris que c'étaient les insistances de Harriman qui avaient amené le ministère russe des Affaires Etrangères à m'accorder le visa. Harriman ne m'a jamais dit, pourtant, qu'il était intervenu. Naturellement, c'est Chris qui l'emporta. J'envoyai

(*Lire la suite en page* 19)

* *Voir « Images » N°s 682 et 683.*



A bord de La Reine des Flots

par HASSOLT DAVIS

Correspondant naval

du « Saturday Evening Post »

Il faisait un temps radieux au bord de la mer à Beyrouth. Je venais de passer un mois dans le désert occidental, avec la Seconde Brigade des Forces Françaises Combattantes. Trente jours, pendant lesquels je n'avais cessé d'avaler du sable et de cracher de la boue. Parfois, les hasards d'une reconnaissance nous menaient jusqu'au littoral. Alors, nos pieds pataugeaient, enfoncés jusqu'à la cheville, dans une eau noire, translucide, visqueuse, saturée d'huile et d'essence : derniers vestiges des navires envoyés par le fond dans ces parages. Les vagues qui venaient caresser cette plage désolée charriaient de l'huile et du sang.

Mais, à Beyrouth, la mer s'étendait paresseusement au soleil. Elle semblait dormir d'un sommeil profond, troublé seulement par le clapotis provoqué par les avions du batelier libanais qui me conduisait vers la « Reine des Flots », unité de patrouille de la France Combattante. Le navire, jaugeant seulement six cents tonnes, avait une apparence modeste, honnête. Mais dans ses flancs étaient accumulées des centaines de charges de profondeur, capables, d'un moment à l'autre, de jaillir avec furie et d'aller convulser les flots, apportant la mort au premier sous-marin ennemi qui se serait aventuré près de la côte.

J'embarquai juste au moment où on relevait l'ancre. Silencieusement, la « Reine des Flots » se mit en mouvement. Elle tourna légèrement sa proue vers Beyrouth, comme pour lui dire au revoir, et ensuite navigua parallèlement à ces rivages antiques, qui s'appelaient Berytus dans les siècles du passé. La présence de la guerre était difficilement admissible dans ce cadre si paisible. Seules la coque grisâtre d'un sous-marin ennemi arraisonné, amarré près d'un dock, les silhouettes argentées des gros ballons de barrage qui montaient la garde là-haut, répondant par des balancements à tous les caprices du vent, mettaient dans le tableau la touche réaliste. Les montagnes basses qui surplombent le port montraient avec coquetterie leurs flancs gris, bleuâtres et roses, dans lesquels les maisons taillaient des cubes d'une blancheur éclatante. Plus haut, la masse austère et grisâtre d'un monastère se dégageait à moitié des cyprès verdoyants qui l'entouraient.

Notre « Reine » était pimpante. Elle avait été astiquée avec amour par son équipage composé de Français, de Levantins et de Tahitiens, sous la direction de Bosco qui se vantait d'être le champion des laveurs de la flotte française combattante. Bosco menait une guerre sourde contre le chef canonnier du bord qui lui reprochait de pousser le zèle jusqu'à savonner consciencieusement l'intérieur et l'extérieur des pièces de trois pouces. Mais Bosco était un ennemi de la rouille.

Nous devions naviguer pendant trois jours au large de Beyrouth, toujours en vue de la côte, patrouillant dans chaque mètre carré de cette région liquide, à la recherche de sous-marins ennemis. Sur le pont, l'« Asdic », appareil de détection magique, faisait entendre son tic-tac continuel. Tic-tac-tic : fidèlement, l'appareil captait les vibrations des moteurs de tous les bateaux de pêche qui voguaient dans la baie. Sur un tambour recouvert de papier millimétré, une courbe se dessinait curieusement, évoluant proportionnellement à l'intensité des vibrations ressenties par l'« Asdic ». Aucun submersible ne pouvait s'aventurer dans les environs sans être repéré.

A la tête de son équipe de nettoyeurs, Bosco nous suivait pas à pas, essuyant les empreintes laissées par nos chaussures. Le capitaine me faisait les honneurs de son navire dont il était fier à juste titre. Peut-être la « Reine des Flots » manquait un peu d'élégance, mais c'était un bâtiment de tout repos, en lequel on pouvait avoir confiance : une respectable amazone armée jusqu'aux dents. Du petit salon aux étagères pleines de bouteilles de bon vin de France que les marsouins venus se rallier à de Gaulle avaient réussi à apporter avec eux, jusque dans la chambre aux munitions, dans laquelle s'entassaient des masses d'acier mortel, la « Reine des Flots » était un témoignage vivant de la meilleure tradition navale française. Elle avait surmonté la terrible épreuve de Dunkerque ; elle avait combattu jusqu'à la signature de l'armistice de 1940 ; ensuite, toujours menée par son loyal équipage, elle avait fui la flotte de Vichy et était venue continuer sa lutte pour la France dans les eaux claires de la Méditerranée orientale.

Rien n'illustre le nombre d'exploits de la France Combattante mieux que la réaction de cette flotte de combat. Les forces navales françaises combattantes, placées actuellement sous les ordres du contre-amiral Philippe Auboineau, successeur de Muselier, naquirent à Londres, par la volonté d'une poignée de patriotes, des Bretons pour la plupart, lesquels, comme de Gaulle, étaient convaincus que la France avait perdu une bataille, mais n'avait pas perdu la guerre. La flotte en formation accomplit un travail prodigieux dans les eaux norvégiennes et dans la Manche. Elle arracha les îles de Saint-Pierre-et-Miquelon à la menace nazie. Les exploits des sous-marins « Surcouf » et « Minerve », de la corvette « Roselys » demeureront éternellement dans l'histoire de la guerre.

En été 1941, la flotte française combattante avait donné tellement de preuves de vaillance que les Anglais demandèrent sa coopération pour la défense du Moyen-Orient. Le commandement fut confié au capitaine Kolb-Bernard, lequel, à la tête d'une flottille de chasseurs de submersibles, avait fait merveille dans la Manche. Lorsqu'il arriva en Egypte, en octobre dernier, cet officier y trouva deux cent cinquante marins français qui avaient maintenu la ferme résolution de demeurer libres bien qu'ils n'eussent plus de navires. Dans le canal de Suez se trouvaient des remorqueurs qui s'y étaient abrités parce qu'ils étaient sans défense contre les bombardements aériens. Kolb-Bernard embarqua les matelots sur les remorqueurs qu'il fit armer de batteries anti-aériennes. Quelques semaines plus tard, la flottille était devenue une redoutable force de combat.

Pour l'organisation de la défense de la Syrie-Liban, à l'instar des forces françaises combattantes de terre, qui surent au début se procurer des engins de guerre tirés des épaves de véhicules abandonnés, Kolb-Bernard créa sa flotte en faisant appel à tous les hommes de bonne volonté. Des officiers de réserve travaillant à la Compagnie du Canal, des matelots de la flotte marchande qui refusaient de demeurer aux ordres de Vichy, une partie du Deuxième Bataillon de fusiliers marins et des centaines d'hommes de mer, lesquels, en l'absence d'effectifs navals, s'étaient enrôlés dans les forces françaises de terre ou de l'air, répondirent avec enthousiasme à l'appel du capitaine.

Mais la nouvelle flotte avait encore besoin de bras. Kolb-Bernard entama des négociations avec le gouvernement du Liban et de la Syrie, afin que les volontaires levantins obtinssent la permission de s'enrôler. Les hommes du Levant répondirent en masse à l'appel. Des montagnes arrivèrent des paysans ; des pêcheurs sunnites quittèrent leur île de Rouad. Les Syriens, les Libanais, des ressortissants alaouites affluèrent dans les bureaux de recrutement. Bientôt les cadres furent complets, et il fallut refuser des volontaires. Ces hommes de bonne volonté ne se considéraient pas comme des mercenaires, mais comme les gardiens du sol qui avait appartenu à leurs pères. Tout en servant dans les rangs des effectifs français, ces volontaires conservèrent leur nationalité.

Kolb-Bernard fonda plusieurs centres d'entraînement dans lesquels les nouveaux venus purent acquérir une homogénéité indispensable. A prix d'efforts constants, ils devinrent les composants d'une marine de guerre parfaitement organisée et formèrent un corps parfait de guerriers de la mer.

Le soleil dispensait généreusement sa lumière à la « Reine des Flots ». L'équipage attendait les ordres pour l'exercice de tir. Je me tenais sur le pont, à côté du commandant, un grand diable d'homme toujours jovial, et de l'officier de liaison britannique qu'on appelait « Benelo ». Chaque unité de la France Combattante est accompagnée par un officier britannique dont la tâche est d'assurer une coopération efficiente avec la Navy, d'interpréter les messages en code et les signaux, en un mot, d'assister la plus jeune flotte alliée. Notre « Benelo » chantait une java avec un accent tellement pur qu'on comprenait son amour envers tout ce qui était français.

Le capitaine s'approcha d'un tube en cuivre et prononça quelques mots que les haut-parleurs de bord reproduisirent :

— Aux postes de combat !

L'ordre était inattendu, mais les hommes furent en place avant que j'eusse pu allumer une cigarette. Les mascottes du navire, un chien, un chat et un singe, avaient été abritées dans l'entrepont. Aux ordres qui se succédaient rapides, les pièces anti-aériennes de 37 mm., brillantes comme si elles étaient en métal neuf, se dressaient vers le ciel ; les gros 75 tendaient leurs gueules sombres vers l'horizon ; les projecteurs de bombes sous-marines, en forme de « T », chargés de fûts pleins d'explosifs, attendaient le signal.

— Feu !

Le projectile partit en sifflant, s'élevant jusqu'à deux cents mètres. Quelques secondes plus tard, la mer était soulevée comme sous l'impulsion d'une poussée géante. La charge de profondeur avait déchiré l'eau.

Sans me retourner, je devinai qu'un Polynésien venait d'exprimer son étonnement.

— Maitai roa ! reprit la voix.

Et, tournant la tête, je plongeai mon regard dans les yeux sombres et amusés de Punua. Je l'avais connu quelques années auparavant dans son pays, l'île de Maupiti, du groupe de la Société.

Punua s'était engagé pour mener à bien une vengeance personnelle. Il n'avait pas oublié qu'au cours de la dernière guerre, des corsaires allemands avaient bombardé son île paisible. Avec 300 de ses compatriotes, il s'était engagé dans le bataillon du Pacifique, opérant dans le Moyen-Orient. Il arriva en avril 1941, et, après avoir servi pendant quelque temps dans le désert, il fut, à cause de ses connaissances maritimes, transféré dans la flotte. Plusieurs de ses camarades étaient morts dans les sables. Mais Punua n'avait même pas songé à abandonner le combat. Il se battait pour sa patrie, bien qu'elle se trouvât à l'autre bout du monde. Jamais la France ne l'avait déçu, et il était heureux de servir.

Le capitaine lui dit en souriant :

— Tu peux aller prendre le poisson, Punua.

Le jeune homme s'élança vers un canot de sauvetage, suivi de quelques hommes. Quelques minutes plus tard, l'embarcation voguait, se dirigeait vers l'emplacement de l'explosion où des centaines de poissons morts étaient montés à la surface. Ce soir-là, nous goûtâmes tous du poisson frais.

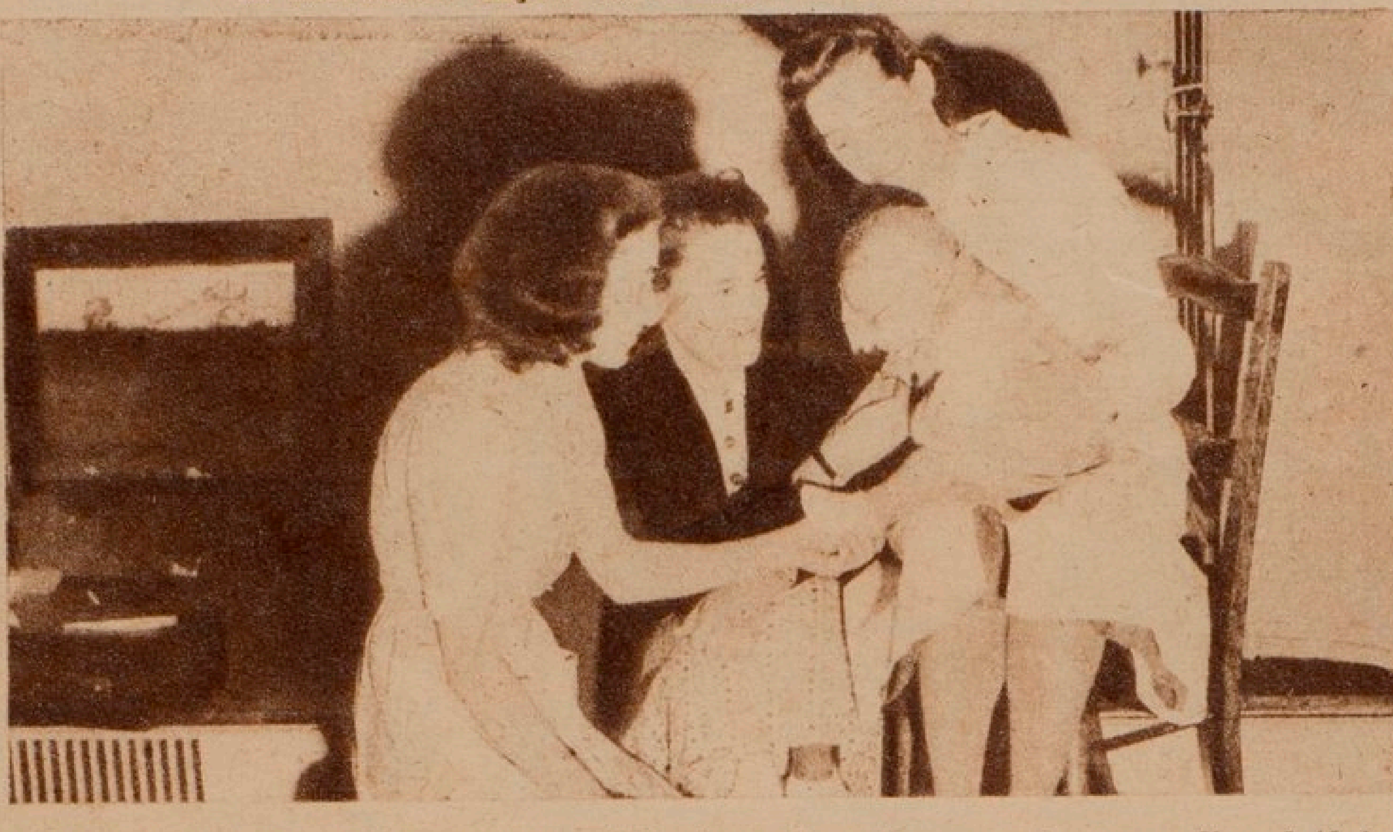
Soudain, le quartier-maître attira l'attention du commandant sur le graphique de l'« Asdic ». Une ligne désordonnée venait de se dessiner sur le papier. Le capitaine se mit à rire et tendit le bras dans la direction du canot de Punua. C'était le petit moteur qui avait affolé l'appareil détecteur. Il n'y avait pas de sous-marins dans les parages. Et tant que des hommes aussi vaillants que ceux de la « Reine des Flots » patrouilleront les mers du Levant, les submersibles ennemis se garderont bien de s'aventurer dans ces eaux bien défendues.



L'éclatement d'une grenade sous-marine lancée par un chasseur de sous-marins des Forces Françaises Combattantes.



A l'aide d'une poupée en caoutchouc, on enseigne aux jeunes filles la meilleure façon de donner le bain à un bébé.



Deux élèves de l'école de puériculture font la connaissance d'un bébé joufflu en présence de sa mère.

COURS DE PUERICULTURE

Nombre de pensionnats en Angleterre donnent actuellement aux élèves âgées de seize ans et plus des cours de puériculture qui les initient à tous les soins à donner aux nouveaux-nés. Parmi les sujets traités dans les cours on enseigne aux élèves la façon d'élever les enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de quinze ans. La première à donner l'exemple de ces cours est la « Kensington High School » dont l'initiative a aussitôt été suivie par de nombreux pensionnats de jeunes filles en Angleterre.

Veiller à LA GARDE-ROBE de votre mari

Comment nettoyer les chapeaux

Brosser bien soigneusement les chapeaux, les détacher à la benzine ou, mieux, à l'essence de naphte (loin du feu), laisser aérer quelques heures, puis avoir la précaution de mettre une bande de papier buvard à l'intérieur, entre le cuir et le feutre, et la changer souvent. Le ruban du chapeau restera net.

Pour dégraisser les cols des vêtements

Préparer dans une soucoupe 1 cuillerée à soupe d'ammoniaque pour 3 cuillerées d'eau. Placer le col bien à plat sur une épaisseur de chiffons propres. A l'aide d'un morceau de toile imbibé dans la solution, frotter le col, puis enlever la mousse avec une cuillère de bois bien propre, en appuyant légèrement. Recommencer jusqu'à ce que le col soit net. Rincer à l'eau pure et tiède à l'aide d'un chiffon. Frotter à sec. Repasser à la « pattemouille ».

Pour nettoyer les cravates

Si elles sont de teinte claire, unie, les laver dans un bain de savon mousseux. Si elles sont de teinte foncée ou mélangée, les tremper dans un bain de benzine ; les repasser ensuite à l'aide d'une « pattemouille », à l'envers.

Vous pouvez aussi essayer ce moyen : remplissez d'eau très chaude un pot à confiture vide, entourez-le de la cravate humidifiée. La vapeur lui rendra son aspect brillant, au moins pour quelque temps.

Penser à retourner les cols usés

Les cols faisant partie de la chemise sont usés. Les découdre, les retourner et les reposer de nouveau en ayant soin, à défaut de machine à coudre, de faire de petits points.

Pour arranger les manchettes retournées

Les manchettes de chemises ont été retournées, il reste encore un moyen de les rendre nettes : supprimer la partie qui se retourne. Faire un bord propre à l'aide d'un rentré garni d'une double piqûre. Fermer un des œillets (nécessaires auparavant pour les boutons de manchettes) et coudre un bouton à la place.

Comment délustrer les vêtements

Recouvrir la planche à repasser d'une double épaisseur de linge. Placer dessus le vêtement bien à plat. Prendre une brosse humectée d'eau ammoniacale (ou vinaigrée, ce qui est préférable pour les tissus noirs) et brosser la partie brillante en suivant le sens de l'étoffe.

Pour le repassage, se servir de la « pattemouille » en ayant soin de la mettre à l'envers du tissu et de procéder comme pour le velours. La buée rendra au tissu un aspect neuf.

Pour refaire les plis du pantalon

Avoir soin de repasser d'abord les poches du pantalon afin qu'elles soient bien plates. Pour refaire le pli, mettre sur une planche à repasser une jambe du pantalon après l'autre en reformant le pli d'après les traces qu'il en reste : bien mouiller un linge fin, l'essorer et le poser à plat sur le pantalon. Repasser avec un fer lourd et bien chaud. Suspendre le pantalon à l'air 24 heures, puis le remettre en place.

Précaution pour les chaussettes

Lorsque les chaussettes sont raccommodées, lavées et séchées à l'envers, pour les ranger, les plier en les roulant, mais en ayant soin de commencer par le haut. Ainsi, la partie qui doit adhérer au mollet ne sera pas distendue. Pour faire durer la chaussette plus longtemps, coudre une demi-lune en toile à l'intérieur, à la partie couvrant les orteils.

Enfin, ne rien remettre à plus tard

Ne pas laisser un bouton décousu sans le remplacer. Ne pas laisser un lacet usé sans le changer. Avoir toujours à l'avance, à cet effet, les objets nécessaires dans la boîte à couture.

ANNE-MARIE

Féminités

ETUDIEZ VOTRE VISAGE

VOULEZ-VOUS AVOIR UNE BOUCHE DIFFÉRENTE ?

La forme de vos lèvres vous déplaît, vous estimez que, différentes, elles transformeraient plus avantageusement votre visage ? Mais rien n'est plus facile, et votre rouge à lèvres, seul, y pourvoira.

Si votre bouche est trop épaisse : *diminuez-la en la fardant seulement au centre et en dégradant le rouge vers les commissures. Restez un peu en deçà des contours naturels de vos lèvres et mettez moins de rouge sur la lèvre inférieure. Si celle-ci est particulièrement épaisse, accentuez fortement la lèvre supérieure, pour créer un certain équilibre dans votre visage.*

Si votre bouche est trop mince : *dessinez le contour que vous désirez obtenir avec un pinceau ou un crayon spécial très pointu. Dépassez largement la ligne naturelle de vos lèvres et remplissez l'espace ainsi obtenu avec le bâton de rouge habituel.*

Si votre lèvre supérieure est sans forme : *dessinez soigneusement un petit arc, juste sous le nez, en dépassant les contours naturels.*

VOTRE NEZ VOUS DÉPLAIT-IL ÉGALEMENT ?

Certes, un nez extraordinaire, un nez trop déformé ne saurait être amélioré sans recours à la chirurgie esthétique. Elle fait des merveilles et, à notre époque, Cyrano de Bergerac ne pourrait plus exister. Cyrano irait chez le spécialiste et retrouverait bientôt un physique égal à la beauté de son âme.

Mais vous n'avez certes pas un nez aussi défectueux, et la seule chose qui vous importe, c'est de pouvoir corriger avec facilité quelques légères imperfections.

Avez-vous un nez retroussé ? *Ne vous désespérez pas. Claudette Colbert en a bien un aussi, et cela ne l'a pas empêchée de devenir une grande vedette. Faites comme elle : ombrez d'un rouge léger les deux côtés de votre nez, vers la pointe, mais laissez l'arête bien claire. Rosissez également l'intérieur de vos narines.*

Avez-vous un nez bourbonien ? *Cela a beau être un signe royal, je comprends que vous préfériez en atténuer l'importance. Laissez l'arête du nez claire, de la racine jusqu'au milieu, et rosissez en un savant dégradé le bout du nez et l'intérieur de vos narines.*

Avez-vous un nez trop long et mince ? *En ce cas, c'est l'arête du nez que vous rosirez, depuis la racine jusqu'au milieu. Poudrez en clair les ailes du nez et aussi, mais légèrement, le bout.*

Votre nez est-il trop court et large ? *Blanchissez l'arête, de la racine à la pointe, et rosissez l'extérieur des narines.*

Est-il à la fois long et trop large ? *Cas difficile à traiter, car on risque, en en diminuant la largeur, de le faire paraître plus long et, en en diminuant la longueur, de le faire paraître plus gros. Mettez du rouge au bas de l'aile, sur la partie charnue, essayez aussi d'en placer un peu au sommet, mais seulement si cela fait paraître votre nez plus court sans l'élargir.*

Nez osseux avec bosses : *Rosissez les bosses, blanchissez les creux, rosissez aussi légèrement le dessous du nez et l'intérieur des narines.*

CHANGEZ LA FORME DE VOS YEUX

Pour allonger un œil trop rond : *tirez un trait au crayon, en suivant le bord de la paupière et en partant de l'intérieur pour venir vers l'extérieur, c'est-à-dire les tempes, en remontant.*

Pour diminuer un œil trop long : *ombrez plus fortement les paupières aux angles qu'en leur milieu.*

Seule la paupière supérieure doit être fardée. Le maquillage de la paupière inférieure « marque » terriblement.

A propos d'une distinction

«Le tricot du soldat» libanais et syrien

M. Alfred Naccache, Président de la République libanaise, vient de décerner la Médaille avec Palmes du Mérite Libanais à Mlle Corinne Chédid. Cette distinction bien méritée est un hommage rendu à l'activité et au dévouement de celle qui, proclamée marraine des volontaires libanais dans les Forces Françaises Combattantes, ne cesse depuis deux ans de se dépenser sans compter pour eux.

Son exemple ne devait d'ailleurs pas tarder à être suivi par les dames de la colonie libano-syrienne d'Egypte, ou d'origine libanaise ou syrienne, qui fondèrent au Caire, au mois de mai 1942, « le Tricot du Soldat Libanais et Syrien dans les Armées Alliées ». Mlle Corinne Chédid fut élue secrétaire du Comité-directeur de cette œuvre humanitaire et patriotique. Dans un appel émouvant, les dames du Comité s'adressèrent aux Libanais et Syriens d'Egypte, aux Egyptiens d'origine libano-syrienne et aux amis du Liban et de la Syrie, leur demandant de les aider « à faire rayonner un peu de joie et de bien-être dans la vie de ces volontaires, et de contribuer ainsi au triomphe de la cause commune : celle des Démocraties, celle de l'Egypte, leur alliée, celle du Proche-Orient, la leur ».

De partout, l'aide afflua. Les dons et les cotisations parviennent sans discontinuer au Comité. Tous les lundis, de 10 heures du matin à 1 h. de l'après-midi, les dames, de plus en plus nombreuses, se réunissent au Club Oriental, 28, rue Soliman Pacha, pour discuter, en tricotant des vêtements bien chauds pour les soldats, des moyens à prendre pour donner à leur œuvre encore plus d'envergure.



Mlle Corinne Chédid qui vient d'être décorée de la Médaille du Mérite par M. Alfred Naccache, Président de la République libanaise.

Nous ne doutons pas que les dames qui n'ont pas encore adhéré au « Tricot du Soldat Libanais et Syrien » se hâteront de le faire, et que celles que leurs occupations empêchent de prendre part aux réunions de lundi enverront leur cotisation à la trésorière ou à la secrétaire.

Ajoutons que, grâce à l'initiative de Mme J. Sednaoui pacha, un comité analogue à celui du Caire a été fondé dernièrement à Alexandrie, où les mêmes réunions hebdomadaires ont lieu.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Les jours passent et se ressemblent tous, et les heures s'écoulent avec une exaspérante monotonie, n'apportant rien de nouveau au traintrain de la vie journalière. De sorte que je n'ai rien de bien saillant à vous narrer sur mon existence qui est toujours la même, avec le même programme tracé à l'avance. La maison, le bureau et... le bar avant de regagner le soir mon gîte. Bien souvent, je trouve là un excellent dérivatif à l'uniformité ennuyeuse d'une journée dont je connais à l'avance les moindres détails. Et c'est devant un zinc, qui est parfois de chêne massif et parfois de simple hêtre, que s'échangent des idées et que se tiennent des propos sur les gens et les choses, et que naissent des discussions sur bien des problèmes de la vie. Et l'alcool qui fouette le cerveau et délie les langues a vite fait de mettre sur le même diapason les consommateurs qui se garderaient bien de se choquer du ton que prend une conversation voisine, dont ils ne se soucient guère, puisqu'ils sont eux-mêmes absorbés par des débats pas toujours pacifiques et qui risquent parfois de dégénérer en altercations orageuses.



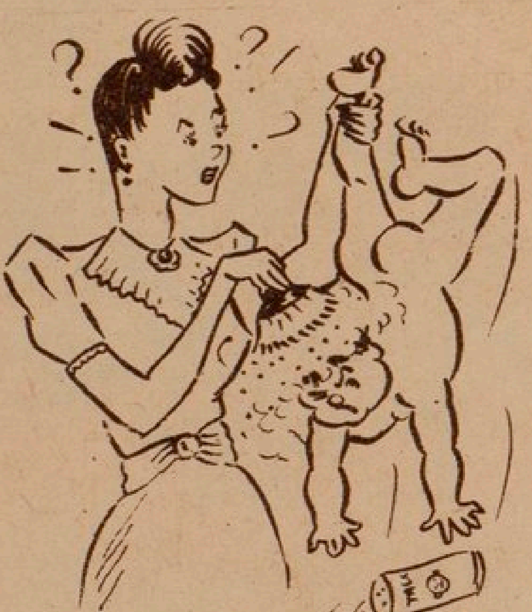
Mais ceci ne fut pas le cas du groupe parmi lequel je me trouvais l'autre soir et où l'on discutait de l'initiative prise par plusieurs pensionnats d'Angleterre d'enseigner aux jeunes filles, âgées de seize ans ou plus, l'art de vaquer aux soins d'un nouveau-né.

— Voilà certes une excellente chose, dit quelqu'un, et l'exemple devrait être suivi par tous nos collèges féminins qui négligent d'une façon systématique la science de la puériculture. Que m'importe à moi que ma femme soit un parfait bas-bleu, qu'elle connaisse à fond l'algèbre et la trigonométrie si, devenue mère, elle ignore tout des premiers soins à donner à son enfant ? Pas plus tard qu'il y a quelques jours, me trouvant chez un ami, récemment père d'une charmante fillette, je regardais avec pitié et non sans une sorte de mépris la mère qui se targuait de ne rien connaître à la manière de simplement donner le bain à son rejeton et se félicitait d'avoir trouvé la perle parmi la corporation des nurses.

Avouez, ma cousine, que l'opinion émise par ce quidam était justifiée et qu'il est vraiment exaspérant de voir certaines de nos mondaines afficher le plus sot dédain pour tout ce qui touche à l'ensemble des moyens par lesquels on s'occupe soi-même de son enfant. N'en voyons-nous pas même qui se vantent de ne jamais s'être livrées à une de ces tâches domestiques que seule une mère peut mener à bien ?

Voilà pourquoi, ma cousine, dans nos pensionnats de jeunes filles, des cours spéciaux devraient être donnés, à l'instar de ceux de Londres, où nos demoiselles se familiariseraient avec les connaissances que toute femme doit avoir avant d'entrer en ménage et, tout d'abord, avec l'art culinaire, certainement plus important pour un mari que l'art tout court. Il est évidemment très agréable pour un époux d'avoir une compagne qui, dans un salon, fasse figure honorable et puisse prendre part à une conversation, quel qu'en soit le sujet, mais il est non moins essentiel pour lui de trouver à la maison une femme prête à lui confectionner de bons plats ou, tout au moins, à veiller à l'apprêt de ceux-ci dont il appréciera certainement mieux la saveur.

Applaudissons donc tous à l'initiative prise par plusieurs pensionnats de Londres qui formeront désormais des maîtresses de maison parfaites et souhaitons que nos institutions suivent l'exemple. Une jeune fille ayant poursuivi ses études dans celles-ci pourra dire à son fiancé entre deux déclarations enflammées : «... et je vous ferai des crêpes flambées et des poulets à la crème comme vous n'en aurez jamais goûté de votre vie ».



Voilà qui cimentera un amour durable bien davantage que si la jeune personne promettait à son futur époux une éternelle fidélité et une passion sans fin...

Les plaisirs de la table sont souvent à la base d'une existence conjugale sans nuage.

Bien vôtre

SERGE FORZANNES

Conseils à mes Nièces

Nièce « Roselyne »

Vous avez raison. Les adultes — et en particulier les parents — n'ont pas toujours le sens exact des réalités. Ils voudraient cacher à la jeunesse certains côtés de la vie... et ils oublient les sentiments et les pensées qui les habitaient eux-mêmes au temps de leur adolescence. Ne se souviennent-ils donc plus que tout ce qui était caché avait justement un double attrait, pour leur jeune curiosité ? Trop rares sont les parents qui ont assez de discernement pour avertir à temps leurs enfants des réalités qui se présenteront à eux, un jour ou l'autre. Parfois ils n'osent pas, plus souvent ils craignent d'éveiller des désirs malsains. Ils laissent à la seule nature ou à des camarades plus « éveillés » le soin d'instruire le jeune garçon ou la jeune fille des mystères de la vie. Que de drames secrets pourraient être évités si les parents avaient plus de bon sens et de simplicité !

Nièce « H.A.V. »

Pour éclaircir vos cheveux, rincez-les à la camomille (si vous pouvez vous en procurer encore). Sinon, versez dans la dernière eau du rinçage une cuillerée à café d'ammoniaque pour 5 litres d'eau. Pour vos cils, enduisez-les d'huile de ricin le soir avant d'aller au lit.

Nièce « Dorette Croubalian »

Je vous conseille un tailleur marron clair ou bleu drapeau. Le gris est également très élégant. Vous assortirez vos chaussures à la couleur de votre ensemble. Je ne vous recommande pas les hauts talons, d'ailleurs ceux-ci ne sont plus à la mode. Portez des talons dits « américains ». Vous vous sentirez plus à l'aise.

Nièce « Papillon du soir »

Ne pourriez-vous pas sortir plus souvent, même accompagnée de vos parents ? Ne vous désolez pas trop de manquer certaines occasions de vous amuser. Je connais beaucoup de jeunes filles qui sortent presque chaque soir et qui, malgré cela, sont très malheureuses. Le bonheur n'est pas seulement fait de « good time », croyez-moi. Faites-vous des amies, arrangez-vous à vous grouper et à organiser des petites fêtes de famille. Vos parents pourraient ainsi vous accompagner et tout le monde serait content.

Nièce « Yolanda »

Je ne connais rien de plus charmant que des taches de rousseur. Les stars comme Ginger Rogers, Bette Davis, Joan Crawford et tant d'autres en sont couvertes et vous parlez de les supprimer ?

Nièce « Paloma K. »

Vous êtes trop maigre. Pour 1 m. 82, vous devriez peser 69 kilos 1/2 et votre tour de poitrine devrait être 94 cm., votre tour de hanches 98 et votre tour de taille 76 cm. Consultez un médecin. Il vous donnera un régime qui vous engraissera. Employez la lanoline pour votre peau ; elle l'adoucira, mais gardez vos taches de rousseur : elles sont à la mode et toutes les artistes de Hollywood en ont. Pour avoir une belle poitrine, faites de la gymnastique aux haltères. Supprimez thé et boissons excitantes qui font maigrir et irritent la peau. Cette guerre ne durera pas longtemps et j'espère que vous épouserez ce brave garçon qui sait si héroïquement défendre son pays.

Nièce « Topie B. »

Vous voulez maigrir de 4 à 5 kilos, me dites-vous, mais vous refusez de faire de la gymnastique. De plus, vous faites cinq repas par jour et vous n'entendez vous priver de rien ? Comment donc voulez-vous que je vous conseille, ma chère nièce ? Je ne puis tout de même pas faire des miracles. Si vous voulez être fine et élégante, vous devez faire de la culture physique et manger seulement trois fois par jour.

Nièce « Viviane »

Voici un excellent mouvement pour faire maigrir les mollets : haussez-vous sur la pointe des pieds et restez dans cette position pendant quelques secondes, puis redescendez très lentement et recommencez quinze fois de suite. Puis asseyez-vous, étendez vos jambes et massez-les, l'une après l'autre, en remontant de bas en haut, c'est-à-dire de la cheville au genou. Vingt fois pour chaque jambe.

TANTE ANNE-MARIE



Délassons-nous

ETES-VOUS PARESSEUX ?

Etes-vous un peu, assez, très paresseux ?... A vous-même d'en juger en répondant loyalement au questionnaire que voici. Marquez, en face de chaque question : 0 pour « non », 1 pour « peut-être » et 2 pour « oui » ; puis faites le total des chiffres ainsi obtenus et voyez dans quelle catégorie du tableau vous pouvez vous-même vous ranger :

De 0 à 6, vous n'êtes vraiment pas paresseux. Même si vous éprouvez parfois un besoin de ne rien faire, cela provient d'un mauvais état de santé, d'une fatigue parfaitement excusable. Persévérez.

De 7 à 12, le défaut que vous pouvez dépister chez vous n'est certes pas bien grave, mais vous avez cependant besoin de vous surveiller, car il dénote une tendance qui pourrait devenir dangereuse.

De 13 à 18, sans être encore très inquiétante, votre tendance à la paresse exigerait que vous fissiez immédiatement un effort sérieux pour la combattre.

De 19 à 24, entreprenez immédiatement une lutte énergique contre vous-même, sinon, gare aux conséquences !

Au-dessus de 24, il n'est que temps d'essayer de vous corriger, car vous courez tout droit à un échec. Vous n'avez plus une minute à perdre.

Si vous devez vous lever chaque matin de bonne heure, cela vous est-il pénible et vous accordez-vous régulièrement un répit qui se prolonge jusqu'à la dernière minute ?

Si vous avez un parcours à accomplir fréquemment, prenez-vous régulièrement un moyen de transport, même si vous avez le temps, même si vous ne vous sentez pas fatigué ?

Quand vous avez une lettre à écrire, une réponse à envoyer à un parent, à un ami, vous arrive-t-il de négliger complètement cette tâche ou de la remettre pendant des semaines ?

Lorsque vous avez entrepris une besogne qui n'est pas particulièrement urgente, le moindre prétexte vous suffit-il pour la « remettre à demain » ?

Si vous devez vous-même prendre soin de vos vêtements, vous résignez-vous à paraître négligé, plutôt que de vous imposer un entretien trop minutieux et trop absorbant de vos effets ?

Vous arrive-t-il de laisser votre intérieur poussiéreux ou en désordre, par « flemme » de faire le ménage à fond ?

Accepteriez-vous de manger tous les jours les mêmes plats simples plutôt que de faire l'effort de préparer un menu plus compliqué ?

Quand vous disposez de quelques heures de liberté, vous arrive-t-il fréquemment de vous étendre pour rêvasser, sans rien faire, même si vous n'êtes pas particulièrement fatigué ?

En vacances, vous abstenez-vous soigneusement de toute dépense physique, sous prétexte que vous êtes là « pour vous reposer » ?

Si vous disposez de quelques heures de liberté, vous refusez-vous à les consacrer à un travail supplémentaire ou à des études qui pourraient vous être utiles ?

Remettez-vous volontiers « à demain » toute besogne qui n'est pas d'une extrême urgence ?

Trouvez-vous un plaisir grand et durable à faire « la grasse matinée » ?

Vous est-il désagréable de voyager parce que c'est « trop fatigant » ?

Reconnaissez-vous que, pendant vos études, vous n'avez pas cherché à briller ?

Acceptez-vous volontiers une situation modeste pour éviter un effort supplémentaire ?

SACHONS DISCERNER LE VRAI DU FAUX

Voici quatre questions. A chacune d'elles sont jointes plusieurs réponses : une seule est la bonne. Saurez-vous la découvrir ?

1) Albert de Mun fut :
un grand violoniste
un champion de course
l'inventeur de la machine à coudre
un défenseur de la cause du peuple.

2) Des quatre personnes citées plus bas, laquelle a dit en mourant : « Dormir, enfin je vais dormir... » ?
Saad Zaghloul — Byron — Musset — Voltaire.

3) C'est à Joseph Prudhomme qu'on rapporte la phrase :
N'y touchez pas, il est brisé !
Me reposer ? N'ai-je pas toute l'éternité pour me reposer ?
Faites-vous des amis, prompts à vous censurer.
Le char de l'Etat navigue sur un volcan.

4) La date 1789 marque :
la fin du règne de Louis XVI
le début de la Révolution française
l'année de la mort d'Emmanuel Kant
l'avènement au trône de Joseph II.

HISTOIRE ÉCOSSAISE

En quittant la maison de campagne où ils avaient passé le week-end, chacun des invités paya des pourboires aux domestiques... mais ceux-ci semblaient mécontents. Macpherson passa à son tour au milieu d'eux. Immédiatement, un sourire se dessina sur leurs visages.

— Mais que leur as-tu donc donné ? demanda plus tard un ami.

— Absolument rien, répondit Macpherson... Je leur ai simplement chatouillé la main.

SOLUTIONS

SACHONS DISCERNER LE VRAI DU FAUX

1) *Albert de Mun fut un défenseur de la cause du peuple.*

2) *C'est Musset qui a prononcé ces paroles.*

3) *Le char de l'Etat navigue sur un volcan.*

4) *Le début de la Révolution française.*

NOS CONTES

UN MEURTRE DE TOUT REPOS

Le travail avait été exécuté à la perfection.

Il était particulièrement satisfait de sa technique. Il était content de lui-même. Jamais on ne pourrait établir qu'il était le meurtrier. Il en était absolument certain.

De plus, dans son esprit clairvoyant, il avait établi à l'avance tout ce qui allait survenir.

Après un jour ou deux, des voisins inquiets feraient irruption dans l'appartement de sa femme. Ils la trouveraient morte. Et personne, ni les voisins, ni les détectives, ni la police n'auraient le moindre indice pouvant leur permettre de reconstituer le crime et d'en découvrir l'auteur.

Evidemment, ils comprendraient tout de suite que la femme était morte assassinée. Il n'y avait pas même besoin d'une autopsie pour établir les causes du décès. Mais de là à découvrir l'assassin...

Tout ce que les enquêteurs pouvaient trouver, c'était le corps de Myra.

Ce n'est pas tous les jours que la police se trouve en face d'un crime parfait. Mais ce meurtre-là en était un. La façon dont il avait été organisé et accompli était une garantie absolue. Les journaux s'empareraient de l'affaire, l'étaleraient, pendant quelques jours, en manchette, dans leur première page. Ensuite, une fois l'intérêt public rassasié, et vu que toutes les recherches auraient été condamnées à aboutir à une impasse, le crime disparaîtrait de l'actualité, éteint par le mystère impénétrable dont il était entouré.

C'était très facile.

Un jour ou l'autre, il le savait, la police viendrait lui rendre visite. Les flics essayeraient de lui tirer les vers du nez, naturellement. Ceci était inévitable. Mais il avait déjà pensé à ce qu'il allait dire, à l'attitude qu'il allait prendre. Pendant de longues heures, il s'était livré à des répétitions minutieuses, préparant soigneusement à l'avance chaque mot, chaque geste.

Il ne devait pas avoir l'air d'être affecté outre mesure de la mort de sa femme. Il n'en fallait pas beaucoup aux policiers pour apprendre que depuis quelques années, une haine impitoyable avait séparé le ménage. S'il faisait montre d'un désespoir par trop poussé, il aurait vite fait d'éveiller des soupçons.

Non. Tout bien pesé et réfléchi, il devait adopter une attitude terme.

— Naturellement je suis bouleversé, dirait-il. Je suis bouleversé parce que... eh bien ! le meurtre est une chose horrible.

« Mais... je dois vous dire que nous n'allions pas très bien d'accord. Vous n'ignorez sans doute pas que depuis un certain temps nous vivions séparés... »

Et puis, il fallait bien se garder de parler trop. Les discours interminables sont très dangereux. C'est de cette façon, en général, qu'ils vous attrapent. Ils vous font parler, parler, jusqu'au moment où vous vous laissez aller à une contradiction. Alors vous êtes perdu.

Il devait réfléchir posément, et prendre tout son temps avant de répondre à n'importe quelle question.

Mais, par contre, il ne devait pas avoir l'air trop assuré, surtout en ce qui concernait les dates et les heures. On lui demanderait selon toute vraisemblance où il se trouvait tel jour à telle heure.

On lui donnerait tout le temps nécessaire pour rassembler ses souvenirs, considérant le fait que les gens n'arrivent pas à se rappeler facilement où ils se trouvaient et ce qu'ils faisaient à 5 heures de l'après-midi, le 3 du mois, à moins qu'un événement important ne soit venu fixer leur attention sur cet instant particulier.

Mais ce détail n'avait pas échappé à son esprit alerte.

Le soir du... enfin, le soir où il avait rendu visite à Myra, il s'était d'abord rendu au théâtre.

Il avait pris un billet au guichet, était rentré dans la salle à la suite de l'ouvreuse et s'était installé dans son fauteuil. Ensuite, il était sorti. Il avait conservé la souche du billet. Mais il était trop rusé pour avoir gardé le précieux morceau de papier dans sa poche.

En général, les gens normaux ne gardent pas ce genre de document sur eux.

Alors, il avait jeté le petit carré de papier dans sa corbeille ; il avait veillé à ce qu'on ne la vidât pas depuis. Il était encore là, derrière son bureau.

Oui, il avait également préparé sa réponse à ce sujet : « Attendez, je crois... c'est ça, j'y suis, j'étais au théâtre. Oui, parfaitement, c'était jeudi soir, je me rappelle maintenant. Tous les jeudis j'encaisse mes appointements. Ce jour-là, je louai une place au théâtre, avant de rentrer pour déjeuner. »

Alors les policiers demanderaient :

— Avez-vous rencontré quelque connaissance, ou bien pouvez-vous fournir une preuve palpable de votre présence au spectacle ce soir-là, M. Bleechard ?

— Non, non, répondrait-il embarrassé. Je ne me souviens pas d'avoir rencontré qui que ce soit.

Les détectives se frotteraient les mains. Ils penseraient être sur la bonne voie :

— Vous feriez bien de réfléchir soigneusement, M. Bleechard. Vous faciliteriez notre tâche considérablement si vous parveniez à établir que vous étiez bien au théâtre ce soir-là.

Il se serait alors pris la tête à deux mains, donnant l'impression qu'il se livrait à un véritable effort de mémoire. Puis, il s'exclamerait soudain :

— J'ai trouvé. Je puis vous fournir cette preuve, à moins que ma corbeille à papier n'ait été vidée entre temps. J'ai l'habitude de jeter les tickets dans ce panier...

Il entreprendrait une fouille soigneuse du contenu de la corbeille et se redresserait, brandissant fièrement la souche. Voici la preuve, il la tenait. Personne ne l'avait vu sortir du théâtre.

Il avait attendu un bon moment ; ensuite, profitant du fait que l'ouvreuse plaçait des spectateurs à l'autre coin de la salle, il s'était levé et avait filé vers la sortie. Il avait rabattu les bords de son chapeau et relevé le col de son veston. De toute façon, aucun employé de l'établissement n'avait pu le remarquer particulièrement et se souvenir qu'un soir déterminé, à un spectacle déterminé, un homme avait quitté le théâtre.

Il s'était dirigé directement vers l'appartement de Myra. Le parcours avait duré une demi-heure. Personne ne l'avait aperçu pénétrant dans l'immeuble. Il avait grimpé les escaliers de service et s'était introduit par la porte de la cuisine.

Il portait des gants, de vulgaires gants en coton gris comme on en trouve des milliers dans tous les magasins de la ville. Ils n'avaient rien de spécial qui permît de les identifier.

Myra était là, assise dans un petit fauteuil, devant le feu. Elle leva la tête comme il entrait, et lui demanda :

— Que voulez-vous ?

Il l'avait longuement regardée avant de lui répondre :

— Myra, nous ne pouvons continuer de la sorte. Il faut que cette situation finisse. Elle prendra fin ce soir, maintenant, ici même.

— Ne soyez pas ridicule, dit-elle en prenant une cigarette.

— Je ne suis pas ridicule. Croyez-moi, cela finira maintenant.

— Mais pourquoi ? Je suis heureuse, très, très heureuse. Je vis dans un confort parfait, à vos frais, et je n'ai aucune intention de renoncer à quoi que ce soit. Nous avons fait un arrangement très confortable, et j'en suis satisfaite.

— Je vous donne une dernière chance, Myra. Je veux divorcer. Je le veux, et j'y parviendrai.

Alors il avait vu le désespoir qui vint soudain attrister les yeux de la jeune femme. Il vit les larmes qui coulaient sur ses joues :

— Je n'ai jamais cessé d'espérer, Jimmy, dit-elle. Jamais, je ne pourrai cesser d'avoir de l'espoir...

— Cela ne vous mènera nulle part.

— Qui sait ? (Son visage n'exprimait plus de colère. On ne pouvait y lire que de l'amour). Ce soir, avant votre arrivée, je pensais que vous aviez tué tout sentiment en moi. Mais maintenant que je vous ai revu, je ne peux pas vous laisser partir.

— Vous devez me rendre ma liberté. J'aime une autre femme, je veux l'épouser.

— C'est impossible (elle secoua la tête). C'est impossible.

Il ne lui laissa pas le temps de crier. Il avait sauté sur elle pendant qu'elle fixait le bout de sa cigarette.

Ensuite, il renversa quelques meubles. Il fit tomber la pendule qui se trouvait sur la cheminée. Il se pencha pour s'assurer qu'elle s'était bel et bien arrêtée et qu'elle indiquait par conséquent l'heure du crime. A cette heure-là, il était sensé se trouver au théâtre.

Ensuite, il effectua une rapide inspection à travers l'appartement pour s'assurer qu'il n'avait rien laissé permettant d'établir une relation quelconque entre le meurtre et lui. Il compta soigneusement les boutons de son costume et examina ses vêtements.

Avant de quitter son domicile, il avait vidé toutes ses poches de tout objet personnel. Non, il ne voulait pas laisser des traces derrière lui.

Il sortit de l'appartement, descendit les escaliers de service et déboucha dans la rue obscure. Il se promena jusqu'à onze heures, pour attendre la fin du spectacle.

Son alibi était parfait. Pas une fêlure, pas un doute dans l'emploi de son temps. Jamais on ne pourrait le démasquer.

Quelque part dans une ruelle sombre, il avait retiré ses gants, qu'il avait jetés dans un égout. Même si les enquêteurs découvraient quelques fils de gants gris dans l'appartement de Myra, il pouvait maintenant soutenir qu'il n'avait jamais possédé des gants de cette couleur.

Et maintenant, il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée de la police laquelle ne pouvait tarder. Mais il était prêt. Dans son petit hôtel, il s'était installé dans la grande salle, attendant paisiblement les détectives. Pour tromper l'attente, il commanda une bière. Dehors, un soleil joyeux brillait. Il se sentit heureux à souhait.

Il entendit arriver le facteur, qui échangea quelques mots avec l'employé préposé à la réception. Quelques secondes plus tard, il venait vers lui et lui tendait un pli :

— Une lettre pour vous, M. Bleechard.

Bleechard saisit l'enveloppe sans la regarder et dit en souriant à l'employé :

— Merci. Sans doute une facture. Je crois vous avoir dit plus d'une fois d'envoyer toutes les factures à travers la fenêtre.

— Hélas ! si on pouvait faire cela! dit en soupirant ironiquement l'employé qui avait trouvé la plaisanterie très bonne.

Demeuré seul, Bleechard regarda l'enveloppe. Elle portait son nom et son adresse. L'écriture était celle de Myra. Il écarquilla les yeux, mais son cerveau se refusait à admettre cette énormité. Avec des doigts tremblants, il déchira le papier blanc. Hagard, il lut :

« Vous m'avez tuée, Jimmy. Vous avez tué tout sentiment qui était en moi. Vous m'avez pris tout mon bonheur. Vous m'avez tuée alors, comme si vous aviez mis vos mains autour de mon cou et m'aviez étranglée. Maintenant, vous avez pris ma vie. Il ne m'en reste plus rien... »

Il fut incapable de lire plus avant. Nerveusement, il porta les mains à sa bouche. Une écume blanche lui était montée aux lèvres. Il éclata :

— Non, non! (Sa voix était rauque, il haletait, il râlait). Non, elle ne peut pas écrire, elle est morte. Elle ne doit pas me hanter. Elle ne doit pas se venger de la sorte de mon crime.

Soudain, il se rendit compte d'une présence, là, devant lui, à quelques mètres.

— Elle a écrit cette lettre le jour où vous l'avez tuée, Bleechard, dit une voix qui semblait venir de l'autre monde. Mais, pour une raison ou pour une autre, elle ne la mit pas à la poste. Nous nous en sommes chargés, après avoir effacé et altéré la date... Quelle lettre expressive, hein ? Elle était composée à la perfection, ne pensez-vous pas ?

Et l'inspecteur de police passa les menottes au meurtrier effondré, qui ne songeait plus à esquisser le moindre geste de réaction.

UN REPORTER A L'AVENTURE

(Suite de la page 14)

des articles à l'« Express » pendant toute la durée de mon séjour en Russie.

— Prendrez-vous quelque chose pour célébrer notre départ ? Maïsky possède une boisson très spéciale.

Oumansky se frotta les mains et sourit à Maïsky, qui sonna. Un laquais s'avança, portant un plateau. Je me demandais quelle liqueur exotique j'allais encore devoir avaler. Mais sur le plateau il n'y avait qu'une bouteille de whisky. Maïky versa la boisson...

JE SOUPÇONNE MAISKY D'ÊTRE...

Depuis le premier jour où j'avais rencontré Maïsky, j'avais été hanté par l'idée que je l'avais déjà vu quelque part. Mais je n'étais pas arrivé à « placer » Maïsky. J'étais convaincu de l'avoir rencontré avant, mais je ne pouvais me rappeler les circonstances de cette rencontre. Maintenant, dans son bureau, je me souvins tout d'un coup.

— Avez-vous travaillé à Brooklyn, en 1911, Monsieur l'Ambassadeur ? lui demandai-je.

Il secoua la tête :

— Je n'ai jamais été à Brooklyn.

En 1911, j'occupais deux situations importantes. Je vendais le « Saturday Evening Post », et cela me rapportait, net de tous frais, 60 cents par semaine. Nous avions également des coupons-primes lesquels, parfois, nous faisaient avoir des patins et même une bicyclette..De plus, je cumulais ma charge de vendeur de journaux avec celle d'allumeur de bougies et d'ampoules électriques dans une synagogue de Brooklyn, chaque vendredi soir. Cet emploi me rapportait 15 cents. Il n'est donc pas étonnant que je fusse l'un des enfants de neuf ans les plus cossus de Brooklyn. Pour 15 cents, j'aurais non seulement allumé des bougies, mais mis le feu à un immeuble.

L'officiant de la synagogue était tellement consciencieux qu'il ne voulait pas allumer une seule bougie ou ampoule le vendredi soir. Alors il avait pensé avoir recours aux services d'un gosse irlandais de la localité. C'était un brave petit homme et il me payait toujours au comptant avec ponctualité. Mettez une calotte à Maïsky, et voici mon officiant de la synagogue de Jefferson Avenue à Brooklyn.

— Etes-vous sûr, persistai-je, que vous n'avez jamais travaillé à Brooklyn ? En 1911, pensez bien. Replongez-vous dans le passé.

— Mais, mon cher Monsieur Reynolds...

Les yeux de Maïsky exprimaient la sympathie la plus compréhensive. Il voulait bien me rendre service, mais tout de même...

— Très bien (j'admis la défaite avec une pointe d'amertume). A quoi bon avoir une mémoire comme la mienne, si elle me joue des tours pareils ?

Nous bavardâmes longtemps tous les trois, en sirotant notre whisky.

— Quelles nouvelles de Russie aujourd'hui ? demandai-je à Maïsky.

— Les Allemands continuent leur avance, dit l'ambassadeur sans changer d'expression.

— Dans tous les cas, vos compatriotes combattent magnifiquement, dis-je faiblement. Ils ont fait mieux que tout ce qu'on attendait d'eux.

Maïsky fit un signe de tête :

— Je sais que personne ici ne s'attendait à grand'chose de notre part. Et moi-même je suis surpris. Il y a quelques années, on m'envoya de Moscou un film sur les parachutistes de l'armée. J'organisai une séance à l'ambassade et conviai le corps diplomatique ainsi que plusieurs généraux britanniques à y assister. C'était la première fois qu'on entendait parler de soldats parachutistes. Toute l'assistance regarda le film et se mit à rire. Tous, sauf un qui me demanda s'il pouvait revoir le film. C'était le général Sir John Dill, actuellement chef de l'état-major impérial.

— Oui, reprit Oumansky en souriant, tout le monde pensait que nous dormions pendant que l'Allemagne armait, pendant que l'Allemagne mettait sur pied sa formidable puissance mécanisée. Staline ne dormait pas, croyez-moi. Nous essuyons des revers pour le moment, c'est vrai, mais attendez.

— Comment vous sentez-vous ? demandai-je à Maïsky. Optimiste ?

Maïsky joignit ses petites mains sur le bureau :

— Pas optimiste, dit-il pensivement, mais confiant.

Il faisait noir, et je me souvins qu'une voiture m'attendait à la porte depuis une heure. Cela voulait dire dix bons shillings de course, mais j'avais avalé trois verres de whisky délicieux et j'avais fait la connaissance d'Oumansky qui, en fait, aurait pu m'être de quelque utilité à Moscou. Ils m'accompagnèrent jusqu'à la porte, et le portier me donna mon passeport visé. Je l'avais oublié.

— Je vous verrai dans le train, demain soir, me dit Oumansky souriant et montrant ses dents étincelantes.

Je leur serrai la main à tous deux.

— Etes-vous sûr ?... demandai-je encore une fois à Maïsky.

— Non, dit-il gentiment, je n'ai jamais travaillé à Brooklyn...

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 19 AU DIMANCHE 25 OCTOBRE

UNIVERSAL PICTURES

présente

Une réalisation colossale sur une question d'actualité brûlante !

Robert CUMMINGS * *Priscilla* LANE

dans

"SABOTEUR"

Mise en scène par le Maître de l'Angoisse

ALFRED HITCHCOCK

Au programme

WAR PICTORIAL NEWS

le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de ce film

4 SPECTACLES PAR JOUR

10h30 a.m. 3h15 6h30

& 9h30. p.m.

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

2ème SEMAINE

DU MARDI 20

AU LUNDI

26 OCTOBRE

PARAMOUNT PICTURES présente

Dorothy LAMOUR * *Jon* HALL

dans

"ALOMA OF THE SOUTH SEAS"

EN TECHNICOLOR

Le PLUS BEAU des ROMANS EXOTIQUES...

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

4 SPECTACLES PAR JOUR 4

10 h. a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et

9 h. 30 p.m.



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

2ème SEMAINE

DU LUNDI 19

AU DIMANCHE

25 OCTOBRE

UNITED ARTISTS présente *Une Réalisation Magistrale*

Douglas FAIRBANKS Jr. * *Ruth* WARRICK * *Akim* TAMIROFF

dans

"THE CORSICAN BROTHERS"

Une réalisation prodigieuse tirée de l'œuvre la plus fascinante d'Alexandre Dumas !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
UNITED NEWSREEL
arrivé par avion

4 SPECTACLES PAR JOUR 4

10 h. a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et

9 h. 30 p.m.

